

LE SŪTRA DES HUIT PRISES
DE CONSCIENCE
DES BODHISATTVAS
EN DIX LECTURES

八大人覺經十講
(法文版)

LE SŪTRA DES HUIT PRISES
DE CONSCIENCE
DES BODHISATTVAS
EN DIX LECTURES

八大人覺經十講
(法文版)

Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

Edité par Fo Guang Shan International Translation Center,
Los Angeles

© 2019 Fo Guang Shan International Translation Center

Par Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : Yin Chiu
Mise en page : Yin Chiu

Fo Guang Shan International Translation Center
3456 Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel : (626) 330-8361
Fax : (626) 330-8363
E-mail : info@fgsitc.org
Website : www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Table des matières

Préface		1
Le Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas, dit par Bouddha		3
Lecture 1	Vue d'ensemble du Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas	7
Lecture 2	La perspective bouddhiste du monde	16
Lecture 3	Les désirs excessifs sont l'origine du samsara	27
Lecture 4	Savoir se contenter de peu, est le fondement du respect de la loi	35
Lecture 5	La persévérance est l'arme idéale pour combattre les démons	44
Lecture 6	La sagesse est le moyen idéal pour combattre l'ignorance	54
Lecture 7	Le dana est le moyen fondamental pour aider autrui	64
Lecture 8	L'observation des préceptes est la base du contrôle des désirs	73
Lecture 9	L'esprit Mahayana est la base de la bienfaisance universelle	82
Lecture 10	Conclusion	91

Préface

Tout ce que j'avais à dire, je l'ai dit dans « Le Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas, en dix lectures ». Ici, je vais donc simplement parler des circonstances, causes et conditions de la publication de ce livre.

En octobre 1955, à Yilan, j'ai donné un cours sur le thème du « Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas ». Tous les jours, je distribuais le résumé du cours du jour aux auditeurs, pour qu'ils puissent s'y référer et tout le monde l'a écouté avec grand plaisir. Certains ont même passé des examens universitaires en s'inspirant de ce cours.

En mai et juin 1956, j'ai aussi parlé de ce sūtra à la bibliothèque municipale de la ville de Kaohsiung. La Vénérable Tzu Chuang, de Yilan, fut chargée de polycopier les résumés du cours, tandis que la Vénérable Tzu Hua les dactylographiait et imprimait, pour les distribuer aux auditeurs.

Les enregistrements des lectures du « Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas » ont été diffusés à la Radio Minben de Yilan et à la Radio Yunlin, de la station de diffusion Zhengsheng.

En octobre 1959, pendant dix jours, j'ai, pour la troisième fois, donné lecture de ce sūtra à Taipei. Une étudiante de la Faculté de médecine de l'Université de Taïwan – Mlle Wu Ciyu – a suivi ma lecture, consulté les anciens résumés et les a mis par écrit.

La responsable d'émission de la Radio Yunlin – Li Ciwen – m'a écrit, pour me dire que certains auditeurs avaient rassemblé le montant des frais d'impression et souhaité que je fisse diffuser le commentaire de ce sūtra. Et comme le travail de Ciyu est arrivé au bon moment, je l'ai donc donné au Service de la Culture Bouddhiste pour le publier. Ainsi furent les antécédents, causes et conditions, de la publication du « Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas, en dix lectures ».

« Le Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas » est un texte canonique du bouddhisme mondain. Il ne contient que trois-cent-soixante-douze caractères mais il apporte de grandes révélations pour la vie. Comme il est dit dans le sūtra : « Si les disciples bouddhistes récitent ces huit points et pensent sans cesse à leur signification, ils pourront éliminer leurs innombrables péchés, connaître la joie du Bodhi, acquérir rapidement l'Eveil, s'éloigner pour toujours du cycle du samsara et vivre dans la joie éternelle. »

Hommage à notre maître, Sakyamuni Bouddha !

Yilan, Juin 1960

Le Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas, dit par Bouddha

Traduit en français de la version chinoise du śramaṇa An Shigao d'Anxiguo¹ de la Dynastie des Han postérieurs

Etant disciples bouddhistes, vous devez jour et nuit, réciter de tout votre cœur, ces huit prises de conscience des bodhisattvas et les observer :

Première prise de conscience : Réaliser que le monde est impermanent, la Patrie menacée et fragile ; que les quatre éléments sont source de souffrances et sans existence réelle ; que les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi ; que l'apparition, la disparition, le changement et la substitution, ne sont qu'apparences incontrôlables ; que le cœur est la source de tous les vices et que le corps est responsable de tous les péchés. En observant tout ceci attentivement, on pourra graduellement se libérer des contingences de la vie et de la mort.

Deuxième prise de conscience : Comprendre que les désirs excessifs sont les causes de la souffrance ; que la vie, la mort et les peines, surviennent à cause de l'avidité. En ayant moins de désirs et sans forcer le naturel, le corps et le cœur deviendront insouciantes.

1. Empire parthe

Troisième prise de conscience : Réaliser que le cœur est éternellement insatisfait : que, plus on obtient, plus on demande et que, ce faisant, on engendre de plus en plus de péchés. Les bodhisattvas ne font pas ces erreurs, ils savent toujours se contenter, ils sont à l'aise dans la pauvreté et respectent la Loi. Leur seule occupation est de cultiver la sagesse.

Quatrième prise de conscience : Se rendre compte que la paresse et l'oisiveté sont les causes de la dégénérescence. Avec la persévérance, les bodhisattvas combattent le mal des afflictions, défont les quatre démons et s'échappent de la prison des « Cinq skandhas et trois mondes ».

Cinquième prise de conscience : Réaliser que la stupidité et l'ignorance sont les causes du samsara. Les bodhisattvas pensent toujours à étudier et écouter, pour accroître leur sagesse et leur habileté à manier la parole. Ils instruisent et civilisent tous les êtres et leur font connaître la joie suprême.

Sixième prise de conscience : Réaliser que la pauvreté et la misère sont sources de haine et de ressentiment, qui engendrent de mauvaises affinités et conduisent à des situations malheureuses. Les bodhisattvas pratiquent le dana, ils traitent de manière égale les ennemis et les proches, ils ne pensent pas aux rancunes passées, ni ne détestent les méchants.

Septième prise de conscience : Comprendre que les Cinq Désirs sont sources de fautes et de malheurs. Bien que les bodhisattvas soient des hommes issus du commun, ils ne s'attachent pas aux plaisirs mondains, mais pensent toujours aux trois tenues de préceptes, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques. Ils aspirent à la vie monastique et préservent la Voie avec un cœur pur. Ils cultivent une pure et noble conduite et traitent tous les êtres avec bienveillance et compassion.

Huitième prise de conscience : Se rendre compte que le samsara est comme un brasier qui enflamme nos corps et nos cœurs et nous cause d'innombrables souffrances et afflictions. Les bodhisattvas prennent la résolution de pratiquer l'esprit Mahayana pour aider tous les êtres. Ils veulent prendre sur eux leurs souffrances, afin que tous les êtres puissent obtenir la joie ultime.

Ces huit points sont des Vérités dont tous les bouddhas et bodhisattvas ont pris conscience. Ensuite, ils pratiquent la Voie avec persévérance et cultivent la sagesse avec bienveillance et compassion. Puis ils prennent le bateau du dharmakāya pour gagner l'autre rive du nirvana. Ensuite, ils reviennent dans le cycle du samsara pour libérer les êtres. En s'aidant des huit prises de conscience citées ci-dessus, ils les instruisent afin qu'ils puissent comprendre la souffrance de la vie et de la mort, rejeter les Cinq Désirs, soigner leur cœur et s'engager dans la Voie sacrée. Si les disciples bouddhistes récitent ces huit points et pensent sans cesse à leur signification, ils pourront éliminer leurs trop nombreux péchés, connaître la joie du Bodhi, acquérir rapidement l'Eveil, s'éloigner pour toujours du cycle du samsara et vivre dans la joie éternelle.

Lecture 1

Vue d'ensemble du Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas

J'aimerais beaucoup vous présenter ce texte sacré du bouddhisme appliqué à la vie mondaine : « Le Sūtra des Huit prises de conscience des bodhisattvas, énoncé par Bouddha ».

Avant d'en parler, je vais d'abord vous présenter une vue d'ensemble de ce sūtra, que j'ai réparti en dix lectures, afin de l'exposer entièrement. Ce sūtra est celui des Huit prises de conscience des bodhisattvas. Chaque prise de conscience fera l'objet d'une lecture et il en faudra donc huit. Le titre du sūtra, le traducteur et l'introduction, seront exposés dans la « Vue d'ensemble », qui constituera ainsi la première lecture. Le dernier paragraphe du texte : la conclusion globale, fait également l'objet d'une lecture. L'ensemble est donc constitué de dix lectures. J'ai intitulé ce livre « Le Sūtra des Huit prises de conscience des bodhisattvas, énoncé par Bouddha, en dix lectures ».

Les circonstances, causes et conditions qui ont incité Bouddha à enseigner ce sūtra

Toute chose a ses causes et conditions et si Bouddha a jugé bon d'enseigner ce sūtra, c'était pour répondre à certaines causes et conditions précises :

A l'époque, Bouddha vivait au Bosquet de Jeta. Un jour, lors d'une assemblée dharmique, l'honorable Aniruddha, maître en vision divine, lui demanda :

« Bouddha ! Dans le Sangha où l'on pratique le Respect des six harmonies, oublier l'égoïsme et oublier le moi est le but à atteindre. Etre parfaitement bienveillant et compatissant envers tous les êtres, fait également partie de nos objectifs. Mais, Ô Bouddha ! Nombreux sont les disciples qui pratiquent la Voie à leur domicile privé et nombreux sont aussi les disciples monastiques qui prêchent le dharma au sein de la société. Que doivent-ils accomplir pour trouver l'illumination et gagner le nirvana ? Je vous prie, Ô Bouddha, de nous donner vos directives ! »

Bouddha sourit affectueusement et répondit :

« Aniruddha ! Ce que tu demandes est précis : tu veux savoir comment pratiquent les bodhisattvas ? Je vais te parler des huit prises de conscience des bodhisattvas, que tu pourras, jour et nuit, réciter de tout ton cœur.»

C'est ainsi que ces causes et conditions incitèrent Bouddha à enseigner ce sūtra.

La structure de ce sūtra

Presque tous les sūtras bouddhistes réunissent les « six conditions du succès² » et commencent par la formule rituelle : « Ainsi l'ai-je entendu ». Celui-ci fait exception car il n'a pas été enseigné

2. Pour qu'un prêche réussisse, il doit réunir six éléments : La confiance, l'audition, le moment, le sujet, le lieu et l'audience.

par Bouddha en une seule séance, mais bien par fragments. C'est pourquoi, dans l'introduction, ne figure pas la formule : « Ainsi l'ai-je entendu ... », de même que, dans la partie finale, on ne trouve pas l'habituelle formule de clôture : « ...reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement ».

La structure de ce sūtra diffère donc de celle des autres ; néanmoins, il reste bien ordonné et parfaitement logique. Les lecteurs peuvent donc aisément, en appréhender les idées fondamentales.

Contenu et valeur

Dans le bouddhisme, de nombreux maîtres éminents pensent que ce sūtra est celui qui convient le mieux aux adeptes laïques. On entend souvent parler du « bouddhisme dans la vie », du « bouddhisme à la maison », etc. mais, finalement, comment établir le bouddhisme dans la vie ? Qu'est-ce que le bouddhisme à la maison ? Il est nécessaire de se baser sur les paroles saintes pour l'établir et, pour moi, ce sūtra est le meilleur et le plus précieux des ouvrages, pour établir le bouddhisme dans la vie et pratiquer le bouddhisme à la maison.

Dans le bouddhisme, il existe une différence entre les monastiques et les laïcs mais ces derniers sont majoritaires en nombre. Le bouddhisme se subdivise aussi en bouddhisme mondain et bouddhisme transcendant, néanmoins, l'esprit reste centré sur le mondain. Le bouddhisme distingue encore la vie actuelle de la vie prochaine, mais la vie actuelle reste toujours le point le plus important. Il est dit dans le *Sūtra de l'Estrade* : « Le Dharma est dans le monde, ne cherchez pas l'Illumination en dehors du monde ; chercher le Bodhi à l'extérieur du monde, c'est vouloir chercher les cornes d'un lapin. » Le Grand maître Taixu disait aussi : « Bouddha initie, mais la réussite dépend de la personnalité de l'homme ; l'homme accompli signifie le bouddha accompli : telle est l'unique vérité. » Dans le bouddhisme, le

bouddhisme dans la vie et le bouddhisme à la maison, occupent des places extrêmement importantes.

Ainsi, « Le Sūtra des Huit prises de conscience des bodhisattvas enseigné par Bouddha », ce livre sacré applicable à la vie mondaine, a une immense valeur, bien qu'il ne contienne que quelques centaines de caractères.

C'est pourquoi, nous pouvons affirmer clairement que :

Le contenu de ce sūtra est une boussole qui nous indique le droit chemin dans la vie.

Le contenu de ce sūtra est comme le son des cloches de minuit qui nous libère des cauchemars nocturnes.

Ce sūtra est le texte sacré qui indique le chemin de la maison aux voyageurs égarés.

Ce sūtra est le texte sacré qui aide les adeptes laïques à rendre leur vie meilleure.

L'interprétation du titre

Le Sūtra des Huit prises de conscience des bodhisattvas, enseigné par Bouddha

Le fondateur du bouddhisme – Sakyamuni Bouddha, naquit Prince de Kapilavastū, en Inde. Afin de se détacher des contingences de la vie et de la mort, de se libérer du cycle du samsara et de libérer les êtres de leurs afflictions, il répudia titre et palais à l'âge de vingt-neuf ans, pour entreprendre une pratique méditative austère. Après six années de pratique, il décida d'abandonner l'austérité extrême et de se concentrer sur la méditation. Finalement, il accéda à l'Eveil, et, durant quarante cinq ans, il fit profiter l'humanité de son Illumination. A l'âge de quatre-vingts ans, il entra en parinirvāna, près de la localité

de Kuśināgar. Les titres de tous les sūtras comportent la locution : « dit par Bouddha (*Buddha-vacana*) », ce qui signifie que les sūtras ont été dits par Sakyamuni Bouddha ; ce texte-ci ne fait donc pas exception.

Bodhisattva est un mot sanskrit fait de *bodhi* qui signifie éveil et *sattva*, être sensible. Dès que l'on parle de bodhisattva, beaucoup de gens pensent directement à Avalokiteśvara Bodhisattva, Ksitigarbha Bodhisattva, etc. tels qu'on les voit représentés dans les pagodes. Avalokiteśvara et Ksitigarbha sont des bodhisattvas, cela est vrai mais, dans le présent sūtra, le terme bodhisattva désigne les adeptes bouddhistes qui ont pris la résolution de pratiquer la Voie du bodhisattva.

Vous allez peut-être me demander : « Comment peut-on appeler un homme : bodhisattva ? » En fait, un bodhisattva n'est pas une icône ni une statue que l'on installe dans les pagodes, uniquement pour que l'on vienne les y vénérer : Le bodhisattva est le symbole de la vie active, pleine d'entrain et d'ardeur illimitée, et riche d'immenses vœux compatissants. Les hommes qui sont capables de faire bénéficier eux-mêmes et les autres, sont les véritables bodhisattvas vivants.

Dans le monde, s'il y a un homme de plus qui prononce la bodhicitta, il y aura un bodhisattva de plus.

On compte cinquante-deux niveaux de bodhisattvas : les dix degrés de la foi, les dix degrés de la demeure, les dix degrés de la pratique, les dix degrés du transfert de mérites, les dix terres, l'éveil équivalent et l'éveil merveilleux. Avalokiteśvara, Ksitigarbha, Manjusri et Samantabhadra sont des bodhisattvas. Ce sont même des bodhisattvas de l'éveil merveilleux, qui surpassent ceux des dix terres. Quant aux hommes qui ont pris la résolution de se détacher des contingences de la vie et de la mort, d'aider les autres à se libérer de leurs afflictions et d'accomplir de grandes réalisations, ils peuvent aussi être appelés bodhisattvas, mais, on ne peut les appeler que bodhisattvas de première résolution, ou du premier degré de la foi.

Ce sūtra révèle les huit méthodes de pratique que les bodhisattvas doivent accomplir, pour trouver l'Illumination ; c'est pourquoi, il est nommé « Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas ».

Avant de parler de l'illumination des bodhisattvas, il faut d'abord expliciter le principe fondamental du bouddhisme :

Le bouddhisme est un enseignement permettant aux êtres de connaître l'Illumination. Il est dit dans le sūtra que Bouddha est venu dans le monde Saha pour une grande cause et condition, qui n'est autre que celle de guider les êtres, leur faire connaître la vision du Bouddha et trouver la voie menant à l'Illumination. L'Illumination est le contraire de l'égarement, au sein duquel les êtres suivent le cycle du samsara et errent dans les six royaumes. Ils ont perdu leur visage d'origine et c'est pourquoi, on parle d'égarement. Maintenant, ils ont compris que le samsara est le symbole de la souffrance, ils ont compris qu'ils doivent se conformer à la pratique des huit prises de conscience des bodhisattvas de ce sūtra, pour connaître l'Illumination.

Ces huit principes enseignés par Bouddha et qui permettent aux êtres de trouver l'Illumination forment, en étant réunis, le « sūtra ». En chinois, *sūtra* se traduit par « Texte bouddhique », transcrivant les vérités que Bouddha a enseignées aux hommes ou « Pacte adaptant les enseignements des bouddhas, aux capacités des hommes ».

L'étude critique du traducteur

*Traduit par le śramaṇa An Shigao d'Anxiguo de la
Dynastie des Han postérieurs³*

Tous les sūtras enseignés par Bouddha sont écrits, à l'origine, en sanskrit. Le traducteur de ce sūtra en langue chinoise est le Vénérable An Shigao, de la Dynastie des Han postérieurs.

3. 25-220 de notre ère

« Han postérieurs » est le nom d'une dynastie chinoise ; Anxiguo est le nom de l'empire parthe, (actuellement Iran) ; *śramaṇa* désigne le pratiquant de la Voie. An Shigao vivait à l'époque des « Han postérieurs » et il était né en Anxiguo. On le connaît sous l'appellation complète de *śramaṇa An Shigao* (on dit aussi : *An Qing*) et c'est lui qui traduisit ce sūtra.

La tradition fait de lui un prince parthe ayant abdicé en faveur de son oncle, par vocation religieuse. Il était exceptionnellement doué pour les langues et en maîtrisait parfaitement une trentaine et tout particulièrement le chinois, ce qui lui permit d'acquérir une connaissance aussi vaste qu'approfondie, des textes bouddhistes. De nombreuses légendes courent à son sujet : on raconte par exemple, qu'il comprenait aussi le langage des oiseaux et celui des fauves. Il vint à Luoyang sous le règne de l'Empereur Han Hengdi et il y aurait traduit plus de cent textes canoniques, dont une trentaine subsistent de nos jours. Les sūtras et les sāstras qu'il a traduits sont clairs et faciles à comprendre ; le langage est juste, éloquent mais sans fioritures, proche du texte sans être incompréhensible.

Parmi les premiers traducteurs de sūtras et sāstras dans l'histoire de la Chine, An Shigao est considéré comme le meilleur, ce qui montre bien la place qu'il occupe dans l'Histoire de la traduction.

L'explication de l'introduction

*Etant disciples bouddhistes, vous devez jour et nuit,
réciter et observer de tout votre cœur, ces huit prises de
conscience des bodhisattvas...*

Le vénérable Dao'an de la Dynastie des « Jin Orientaux⁴ », a partagé tous les sūtras en trois parties : l'introduction, le développement et la

4. 317-420 de notre ère

conclusion. L'introduction est comme la tête ; le développement est le corps et la conclusion, les jambes.

Ce sūtra n'a pas été enseigné en une seule séance ; néanmoins, il est aussi complet que les autres sūtras, avec introduction, développement et conclusion.

La phrase liminaire peut être considérée comme l'introduction, marquant la condition qui a présidé à l'ouverture de la lecture de ce sūtra.

En tant que disciple bouddhiste, il y a, matin et soir, des rituels fixes à pratiquer. En général, dans les pagodes bouddhistes, le *Surangāma-mantra* et l'*Amitabha-sūtra* sont des textes que l'on récite obligatoirement matin et soir. Or, lorsque l'on regarde l'introduction de ce sūtra, on s'aperçoit que, pour promouvoir le bouddhisme dans la vie et changer le tempérament de nos corps et cœur, choisir « le sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas » comme pratique quotidienne, est parfaitement justifié.

Bien sûr, ce sūtra peut être choisi comme texte à réciter quotidiennement par les adeptes laïques, mais il est évident que les disciples monastiques doivent l'observer encore plus strictement.

Que l'on soit homme, femme, vieux ou jeune, pauvre, riche, noble ou humble, monastique ou laïque, il suffit de prendre la résolution d'avoir la foi envers Bouddha, de prendre refuge auprès des Trois Joyaux et de se conformer aux doctrines bouddhistes, pour devenir un authentique disciple de Bouddha.

Les disciples de Bouddha doivent posséder un cœur parfaitement sincère, sans hypocrisie comme sans illusion, afin de continuellement penser à ces huit principes que les bodhisattvas doivent accomplir et de les réciter, à haute voix ou mentalement. Telle est la pratique la plus efficace.

Parmi les disciples bouddhistes, on distingue les *bhikṣu*, *bhikṣuni*, *upāsaka*, *upāsikā*, *śrāmaṇeraka*, *śrāmaṇerikā*, et *śikṣamāṇā*. Ces sept

catégories de disciples doivent toutes réciter « le sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas » avec sincérité. Cependant, pour ce qui est d’approfondir le contenu de ce sūtra, les disciples laïques *upāsaka* et *upāsikā*, sont les plus aptes à l’observer.

Nous allons maintenant, présenter les huit accomplissements sous forme de tableau. Ensuite, nous suivrons l’ordre du tableau pour les commenter, en espérant que chacun les observera de tout son cœur :

Les huit prises de conscience des bodhisattvas
La perspective du monde : <ul style="list-style-type: none">- le monde matériel : la Patrie est menacée et fragile- le monde sensible : le monde est impermanent- le monde des cinq skandhas : les quatre éléments sont sources de souffrances et n’ont aucune existence réelle
La perspective de la vie : <ul style="list-style-type: none">- les désirs excessifs sont à l’origine du samsara- savoir se contenter, est le fondement du respect de la loi- la persévérance est l’arme suprême pour combattre les démons- la sagesse est le moyen fondamental pour convertir l’ignorance- le dana est le moyen fondamental pour aider autrui- l’observation des préceptes est la base du contrôle des désirs
Conclusion : L’esprit Mahayana est la base de la félicité universelle

Lecture 2

La perspective bouddhiste du monde

Première prise de conscience : Réaliser que le monde est impermanent, la Patrie menacée et fragile ; que les quatre éléments sont source de souffrances et sans existence réelle ; que les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi ; que l'apparition, la disparition, le changement et la substitution, ne sont qu'apparences incontrôlables ; que le cœur est la source de tous les vices et que le corps est responsable de tous les péchés. En observant tout ceci attentivement, on pourra graduellement se libérer des contingences de la vie et de la mort.

Voici le premier point exposé dans « le sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas », la première étape à franchir pour les personnes pratiquant la voie du bodhisattva et cherchant la libération des contingences de la vie et de la mort.

On peut aussi le noter : Ce paragraphe du sūtra rend globalement compte de « la perspective bouddhiste du monde ».

Dans le texte, quand il est dit que :

« **Le monde est impermanent, la Patrie menacée et fragile** », on traite de l'« impermanence ».

« *Les quatre éléments sont source de souffrances et sans existence réelle* » : il s'agit de « souffrance et vacuité ».

« *Les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi* » : c'est l'« *inexistence du moi* »,

« *Le cœur est la source de tous les vices et le corps est responsable de tous les péchés* » : on fait allusion à l'« impureté ».

Parlons d'abord de l'« *impermanence* » du monde :

Le monde est la combinaison du temps et de l'espace ; le temps des trois périodes : passé, présent et futur, et l'espace de toutes les directions : est, ouest, nord, sud, nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest, zénith et nadir.

Ce que l'on appelle « le monde », c'est aussi l'univers et, puisque nous vivons dans ce monde où le temps et l'espace sont illimités, il est donc nécessaire d'essayer de le connaître aussi bien que possible.

Le terme « le monde » ne désigne pas uniquement la Terre et ses dix mille phénomènes : dans le bouddhisme, on appelle « monde », l'ensemble formé par l'univers et la vie réunis. La Terre où vivent les êtres est appelée « monde matériel », le corps physique subissant la vie et la mort, créé par la rétribution karmique des êtres, est appelé « monde sensible ».

Le grand poète Libai a écrit :

Ne le voyez-vous pas ?

L'eau du Fleuve Jaune se déverse du ciel,

Elle va droit à la mer et ne revient jamais ;

Ne le voyez-vous pas ?

Le miroir dans la grande salle

Reflète impitoyablement la teinte des cheveux,

Aussi noire que la soie, le matin,

Aussi blanche que la neige, le soir.

Nous vivons sans savoir que le monde est impermanent, c'est pourquoi nous en avons une compréhension erronée : nous croyons que tous ses phénomènes sont réels et nous les convoitons, nous nous y attachons. Mais, qui est capable de vaincre l'Impermanence ?

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* :

*Tous les dharmas conditionnés ne sont que
Rêves, illusions, bulles de savon et ombres...
Ils sont comme la rosée et comme l'éclair,
Et ainsi doit-on les considérer.*

Le *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* dit aussi :

*Le monde est impermanent,
Comme la lune dans l'eau et le bananier,
Les actions qui ont rempli les trois mondes,
Sont détruites par le vent de l'impermanence.*

Les richesses, les dignités, la gloire et la prospérité, ressemblent à des rêves. Et ce corps que nous dorlotons et soignons tous les jours, combien d'années peut-il encore survivre ? A chaque instant, le monde, le corps et l'esprit ne cessent de changer, de s'adapter. Y a-t-il quelque chose en ce monde qui serait éternel ?... Réel ?

« Impermanence » est le maître mot de ce monde. Toute chose ressemble aux nuages dans le ciel, à la bulle d'eau, à notre reflet dans le miroir et à celui de la lune dans l'eau. Le monde étant impermanent, le territoire national est inévitablement fragile. Prenons par exemple les tremblements de terre, fréquents à Taïwan comme au Japon : chaque fois, les pertes matérielles et humaines sont lourdes, parfois incalculables... Ce genre de territoire n'est-il pas fragile ?

Nous avons compris ce qu'est l'impermanence du monde ; passons maintenant au concept suivant :

« **Les quatre éléments sont source de souffrances et sans existence réelle** » :

Nous entendons souvent des non-bouddhistes employer cette même expression et dire que « les quatre éléments sont tous vides ». Mais les quatre éléments auxquels ils pensent sont : l'alcool, les femmes, les richesses et la colère. Ce n'est pas parce que l'on ne convoite plus ces quatre tentations que l'on est « vide ». En fait, dans le bouddhisme, l'expression « souffrance et vacuité des quatre éléments », est une explication de l'essence de ce monde.

Le mot sanskrit *Catvūri mahā-bhūtāni* désigne les quatre éléments qui constituent tous les objets de ce monde. Si grand que soit le monde ou la vie, si petite que soit une fleur ou une plantule, aucun constituant qui ne soit formé de ces quatre éléments : terre (*prthivī-dhātu*), eau (*ab-dhātu*), feu (*tejo-dhātu*) et vent (*Vayu-dhātu*).

Prthivī-dhātu (terre), est de caractère rigide ; *Ab-dhātu* (eau), est de caractère liquide ; *Tejo-dhātu* (feu), est de caractère igné ; *Vayu-dhātu* (vent), est de caractère mobile.

Des dix-mille phénomènes de l'univers s'offrant à nos yeux, lequel ne dépend-il pas, pour exister, de ces quatre éléments ? Ainsi de l'homme : les poils, cheveux, ongles, dents, os et chairs, font partie de *Prthivī-dhātu* (terre) et sont de caractère rigide ; les mucosités, le sang, les larmes et les urines, appartiennent à *Ab-dhātu* (eau), de caractère liquide ; la température du corps est *Tejo-dhātu* (feu), de caractère igné et la respiration est *Vayu-dhātu* (vent), de caractère mobile. Si les conditions matérielles de ces quatre éléments se désaccordent, notre corps connaîtra des problèmes et si ces éléments se décomposent, la mort surviendra. Il en est ainsi pour les hommes, et il en est encore ainsi pour les plantes : Pour croître, une plante a également besoin des quatre *mahā-bhūtāni* : La terre est *Prthivī-dhātu* ; l'eau est *Ab-dhātu*,

le soleil est *Tejo-dhātu*, l'air est *Vayu-dhātu*. Sans la terre, l'eau, le soleil et l'air, la plante ne saurait croître ni fleurir.

Ces quatre éléments constituent notre corps physique ; pourquoi parle-t-on de souffrance et de vacuité ? Laozi disait : « Mon plus grand malheur est de posséder un corps ». En fait, notre personne est une accumulation de toutes sortes de souffrances : notre cœur (esprit) souffre d'avidité, de colère, d'ignorance et d'afflictions ; notre corps subit les souffrances liées au vieillissement, à la maladie et à la mort. En famille, on endure les souffrances dues à la pauvreté et à la séparation. Dans la société, naissent les souffrances dues aux querelles et aux agressions des ennemis et, dans le monde, surviennent sans cesse des désastres : tempêtes, inondations, tremblements de terre, guerres, etc. La souffrance nous poursuit sans relâche, elle nous persécute sans cesse et c'est dans la souffrance, que nous cherchons à survivre.

Comme le bouddhisme parle beaucoup de la souffrance, nombreux sont ceux qui pensent qu'apprendre le bouddhisme, c'est apprendre à endurer la souffrance. C'est là une interprétation erronée : le bouddhisme est une philosophie qui recherche la joie et le bonheur et c'est justement parce que nous voulons nous éloigner de la souffrance, que nous faisons confiance au bouddhisme.

Un adepte bouddhiste doit d'abord comprendre ce qu'est la souffrance, car c'est en la connaissant que l'on comprend qu'il faut rechercher la joie. Si l'on vit dans la souffrance sans la connaître ou en se croyant heureux, comment se résoudrait-on à apprendre le dharma ?

Connaître la souffrance, c'est franchir la porte d'entrée de la Voie.

Jadis, dans un petit village isolé, vivaient un vieil homme et son épouse. Ils possédaient une immense fortune mais n'avaient pas eu d'enfant. Ils en étaient bien malheureux et étaient allés prier dans toutes les pagodes, mais sans résultat. Ils auraient voulu en connaître la raison mais, dans le village, il n'y avait personne à qui ils auraient

pu poser la question. Un jour cependant, passa un bonze errant. Le vieux couple l'accueillit comme le Messie et ils lui demandèrent de leur parler du Dharma. Mais le bonze ne s'en sentait pas capable et il leur dit :

- Je ne sais pas parler du Dharma !
- Vous êtes trop modeste, nous voulons absolument vous écouter. Veuillez rester chez nous et recevoir nos offrandes !

Après le repas, ils installèrent la chaire et demandèrent au bonze d'y prendre place. Puis, ils s'agenouillèrent pour l'écouter. Le bonze pensa : « Je n'ai pas suffisamment étudié à l'époque, comment vais-je faire pour parler du Dharma ? ». Il était tellement inquiet qu'il se mit à transpirer abondamment. Ne sachant que dire, il s'exclama : « Comme c'est pénible ! ». En entendant ces mots, le vieux couple se prosterna : « C'est bien vrai ! Nous sommes très riches, mais nous ne pouvons même pas avoir d'enfant. Ce que vous dites est tout à fait juste : Comme c'est pénible ! Comme c'est pénible ! »

Voyant qu'ils continuaient à se prosterner à la même place, le bonze ne sut que faire, alors, il dit :

- Comme c'est difficile !
- C'est bien vrai ! Comme c'est difficile d'avoir un enfant !

Le bonze regarda ce vieux couple qui continuait à se prosterner et se dit : « Tant pis ! La meilleure solution est de m'enfuir au plus vite », et il s'éclipsa.

Après un long moment, les deux vieillards levèrent la tête et, ne voyant plus le bonze, ils s'exclamèrent : « C'est Bouddha qui est venu aujourd'hui, pour nous ramener dans la bonne voie en nous apprenant que la vie est pénible et difficile. Nous devons dorénavant suivre scrupuleusement ses enseignements ! » Depuis, ils devinrent de fervents adeptes du bouddhisme, et pratiquèrent consciencieusement. C'est ainsi que, finalement, ils purent se libérer du pilori qu'était leur vie.

Comprendre la souffrance, c'est comprendre qu'il faut chercher la libération, car la souffrance est aussi une condition qui nous fait progresser sur le chemin de la pratique.

Le bouddhisme considère *Catvūri mahā-bhūtāni* comme une vision de la souffrance et de la vacuité, car la vie sensible est formée des quatre éléments, de même que tous les objets de ce monde. Ce sont tous des produits conditionnels, illusoire autant qu'irréels et, au sein de ces illusions, il faut encore subir le harcèlement des huit souffrances. C'est pourquoi il est dit que « les quatre éléments sont sources de souffrance et dépourvus d'existence réelle ».

L'expression « **les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi** » est le concept An-atman du bouddhisme.

Que sont « les cinq skandhas » ? « Les cinq skandhas » est le pronom de désignation du « moi ». Ce sont : la forme (*Rūpa*), les sensations (*Vedanā*), les perceptions (*Samjñā*), les formations volitionnelles (*Samskāra*) et la conscience (*Vijñāna*). L'homme résulte de l'union du corps et de l'esprit. *Rūpa* est la partie matérielle de notre corps, et *Vedanā*, *Samjñā*, *Samskāra*, *Vijñāna* en sont les fonctions mentales.

Rūpa porte le sens de : changeant et obstruant. Car tous les objets matériels changent et s'entravent continuellement. Lorsqu'ils concordent, ils s'attirent ; dans le cas contraire, ils se repoussent.

Vedanā a le sens de recevoir, accepter. Ressentir la souffrance, est une sensation désagréable ; ressentir la joie, est une sensation agréable et si l'on ne ressent ni joie ni peine, on parle d'une sensation neutre.

Samjñā signifie : capter. S'attacher aux circonstances extérieures, se remémorer les histoires d'antan, imaginer l'avenir ... sont tous appelés : « perceptions ».

Samskāra, c'est : passer à l'acte : Après avoir capté l'image, on passe à l'acte. Ces actions sont parfois saines, parfois malsaines, le *saṃskāra* en décide.

Vijñāna a le sens de comprendre, distinguer... Ainsi, les yeux peuvent percevoir les nuances des couleurs, les oreilles, celles des sons, le nez distingue les odeurs, la langue, les goûts et la peau, les sensations de froid, chaud, souple ou dur.

Notre personne qui est constituée par des rétributions karmiques accumulées et qui suit continuellement le cycle du samsara, est le « moi » des cinq skandhas. *Skandha*, en sanskrit, a le sens de dissimuler. Les cinq skandhas dissimulent la nature de Bouddha de notre visage d'origine. Si les êtres n'arrivent pas à s'échapper de la mer de la souffrance, c'est parce qu'ils s'obstinent que ce moi des cinq skandhas existe réellement. Dans le *Sūtra du Cœur*, il est dit : « Par une pratique approfondie du Prajñā-pāramitā, le bodhisattva Avalokitésvara comprend que les cinq skandhas ne sont que vacuité ... » Comprendre que les cinq skandhas ne sont que vacuité, c'est comprendre que les cinq skandhas ne représentent pas le moi véritable.

Et pourtant, ce corps et ce cœur formés par les cinq skandhas, existent bel et bien : notre corps peut se déplacer librement ; les peines et les joies que nous ressentons sont bien réelles. Pourquoi alors, dire que les cinq skandhas ne représentent pas le moi véritable ?

C'est que le moi des cinq skandhas n'est qu'une union temporaire de causes et de conditions. Il ne possède pas d'existence permanente, ni d'essence propre et c'est pourquoi il est dit « impersonnel ».

Quand on parle d' « impersonnalité », les gens sont un peu inquiets : Pour eux, ce mot évoque une sorte de bombe nucléaire, capable de réduire en cendres « le moi » auquel les êtres sensibles s'attachent aveuglément. Comment pourraient-ils ne pas ressentir de frayeur envers cette doctrine du non-moi du Mahayana ?

Et pourtant, si l'on ne prend pas totalement conscience de la nature illusoire de ce moi des cinq skandhas, comment percevoir le vrai moi ? : Il faut chasser les nuages noirs pour faire apparaître le ciel bleu !

Même pour un pratiquant de longue date, s'il ne comprend pas que les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi, il ne saura pas obtenir la véritable libération et restera toujours prisonnier de toutes les illusions mondaines.

Un jour, sous la dynastie Song, à Jinshan, Maître Foyin donnait lecture du dharma. Il avait déjà commencé quand Su Dongpo arriva. Avec son humour typiquement chan, Maître Foyin lui dit :

- Il n'y a plus de place pour vous !

Su Dongpo était aussi un pratiquant chan de longue date et il lui répondit :

- Pourquoi n'emprunterais-je pas le corps des quatre *Mahā-bhūtāni* et cinq *skandhas* du bonze, pour me servir de siège ?

- Bien ! Je vais vous poser une question. Si vous pouvez répondre, je vous donne mon corps pour vous asseoir dessus. Mais, si vous ne pouvez pas répondre, vous devrez me donner en souvenir, votre insigne de haut fonctionnaire : cette ceinture de jade que vous portez.

- C'est équitable ! Posez donc votre question.

- « Les quatre *Mahā-bhūtāni* sont originellement vides, les cinq *skandhas* ne sont pas réels ». Sur quoi allez-vous vous asseoir ?

Su Dongpo ne put donner de réponse et sa ceinture figure encore aujourd'hui, en bonne place, dans la pagode Jinshan, à Zhenjiang, où elle est devenue un objet antique rare, d'une valeur inestimable.

Ce sūtra dit que « les cinq skandhas ne représentent pas le vrai moi » et la meilleure explication de cette phrase se trouve dans le texte de ce sūtra, quand il est écrit qu' : « **apparition, disparition, changement et substitution, ne sont qu'apparences incontrôlables** ».

Nous l'avons dit : « l'apparition » de notre personne est due à l'union de causes et de conditions et sa « disparition » survient quand

une des causes ou conditions vient à faire défaut. Le corps et le cœur sensibles ne cessent de « changer » et de « se substituer » à eux-mêmes, passant de l'état d'avant à celui de maintenant. Ce moi formé des cinq skandhas est irréel, donc faux ; il n'est pas libre et nous ne pouvons le contrôler.

Nous avons parlé de l'impermanence du monde, de la souffrance et de la vacuité des quatre éléments et de l'impersonnalité des cinq skandhas. Passons maintenant à la notion d'impureté telle qu'énoncée quand il est dit : « ***Le cœur est la source de tous les vices, le corps est le responsable de tous les péchés*** ».

Le bon cœur ! Avoir bon cœur ! Tout le monde sait et dit qu'il faut avoir bon cœur, mais les hommes ingrats restent bien trop nombreux : délits sexuels causés par le corps, vols causés par les mains, propos blessants sortis de la bouche... mais, au fait : celui qui commande à notre corps, à nos mains et à notre bouche et les pousse à commettre ces crimes, c'est bien notre cœur !

Vitrioler celui ou celle que l'on a aimé(e), démembrer le corps de son ami(e) et le faire ensuite disparaître... tous ces crimes affreux et inhumains ne sont-ils pas issus du cœur ?

A cause de l'égoïsme, la nature intrinsèque originellement pure de l'homme est oblitérée : on ne connaît plus ni cœur ni raison et l'on est capable de commettre tous les actes qui font tort à autrui et vont contre son intérêt. Dans ce monde, que ce soit les petites discordes au sein de la famille ou les guerres entre les nations... tout est dû aux maléfices de l'égoïsme !

La société actuelle applaudit aux inventions scientifiques et encourage les progrès des arts, dans le but d'apporter joie et bonheur à l'humanité. Cependant, ceci reste un traitement superficiel, car la science et l'art ne peuvent empêcher les hommes de commettre des péchés. C'est pourquoi, si l'on peut promouvoir le bouddhisme, aider

chaque homme à redécouvrir sa conscience, à éliminer son égoïsme et à ne pas s'attacher aux circonstances extérieures... alors seulement, le monde pourra obtenir la tranquillité et la paix, et l'humanité, le vrai bonheur.

En temps ordinaire, les hommes ne pensent qu'à avoir une belle apparence et posséder de grandes fortunes mais quand la vie touche à sa fin, on ne peut emporter ni corps ni fortune. Quand on vit, on ne s'intéresse pas beaucoup à son cœur, et pourtant, quand on meurt, c'est bien ce cœur qui va nous suivre fidèlement !

Les gens qui ne pensent qu'à la jouissance sont nombreux, cependant que ceux qui pensent à purifier leur cœur, sont rares. Rien d'étonnant donc à ce qu'il existe tant de lacunes dans le monde ! Le corps, la fortune... ne nous appartiennent pas : le cœur est notre vrai patron !

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Le cœur est comme un peintre, il peut dessiner toute sorte d'objets », et aussi : « Contemplez la nature du dharmadhatu : tout est créé par le cœur ». Certes, « **le cœur est la source de tous les vices** », mais il est aussi la source de toutes les bontés. Bien ou mal agir ne dépend que de notre seule pensée.

Parce que le cœur pense facilement à faire le mal, il entraîne le corps à commettre des péchés. Si l'on peut changer le mal en bien, on pourra obtenir pureté et libération.

Si l'on peut étudier la doctrine citée ci-dessus et y réfléchir, faire un retour sur soi-même et bien suivre les recommandations, alors on pourra s'éloigner peu à peu, de la mer de la souffrance. C'est pourquoi, le texte du premier accomplissement se termine par cet encouragement :

« *En observant tout ceci attentivement, on pourra graduellement se libérer des contingences de la vie et de la mort.* »

Lecture 3

Les désirs excessifs sont l'origine du samsara

Deuxième prise de conscience : Comprendre que les désirs excessifs sont les causes de la souffrance ; que la vie, la mort et les peines, surviennent à cause de l'avidité. En nourrissant moins de désirs et en respectant le non-agir, le corps et le cœur deviendront insouciantes.

Le premier accomplissement du « *Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas* » expose la perspective bouddhiste du monde. Du deuxième au septième accomplissement, on traite de la perspective de la vie, telle que la conçoit le bouddhisme.

Pour le bouddhisme, le temps est composé de trois périodes : passé, présent et futur. L'espace comprend l'infinité des mondes des dix directions et les êtres sensibles regroupent ceux des dix dharma-dhatu : bouddhas, bodhisattvas, devas, humains, etc. Les doctrines bouddhistes couvrent un champ très étendu, mais l'essentiel reste axé sur les problèmes de la vie.

Quand on parle des problèmes de la vie, on pense, bien sûr, aux problèmes de nourriture, d'habillement, d'éducation, de divertissements, de mariage, etc. Evidemment, toutes ces questions sont très

importantes, mais le plus grand problème de la vie reste celui de la vie et de la mort.

De nos jours, tout le monde prône la recherche du bonheur pour l'humanité. Cependant, les progrès de la science, les splendeurs de l'art, les chefs d'œuvre de la littérature et l'évolution positive de la politique, ne peuvent éliminer totalement les souffrances de l'humanité. Car la science, l'art, la littérature et la politique ne peuvent améliorer que la partie matérielle de la vie des hommes, mais ils ne peuvent les libérer, ni de la vie ni de la mort.

Les êtres meurent et renaissent sans cesse dans les trois mondes et les six royaumes selon le cycle de samsara, endurant des souffrances sans fin causées par l'avidité. Les progrès scientifiques et le développement matériel n'incitent pas les hommes à réduire leurs désirs et à se contenter de ce qu'ils ont. Or, plus les désirs augmentent, plus les souffrances s'accroissent...

Su Dongpo disait : « Les désirs de l'homme sont sans fin. Par contre, les objets qui peuvent satisfaire ces désirs sont en nombre limité. » Toutes les sciences améliorent la qualité de vie de l'homme, mais elles accroissent aussi ses désirs. Ainsi, que ce soit la science, l'art, la littérature ou la politique, les avantages et les inconvénients qu'ils apportent à l'humanité peuvent être mis en balance : Certes, ils contribuent au bonheur des hommes, mais ils leur apportent aussi, de nouvelles afflictions.

Le monde des hommes est creusé d'abîmes de désirs irréalisables : Chacun traque la notoriété, la volupté, l'argent, le profit... sans même se rendre compte des souffrances qui s'y cachent. Car les êtres ont oublié leur nature propre et, dans le samsara, ils prennent la souffrance pour du plaisir et s'y habituent. Ils se laissent emprisonner par les désirs et ne savent pas chercher le moyen de se libérer par le Dharma.

Il est dit dans un sūtra que jadis, au bord du Gange, des marchandes de poisson de retour du marché, rentraient chez elles, portant

leurs paniers vides. Sur le chemin, un orage les retarda et la nuit tombait quand elles arrivèrent dans un village loin de tout. Ne sachant où se loger, elles avisèrent, au bord de la route, un magasin de fleurs. Le propriétaire leur proposa d'y passer la nuit et les logea dans un local rempli de fleurs. Mais personne ne put s'endormir, car l'air y était trop parfumé pour elles. Jusqu'au petit matin, elles ne purent fermer l'œil, jusqu'à ce que l'une d'entre elles eût soudain une idée : Elle alla chercher les paniers à poisson et les disposa aux pieds des lits. Effectivement, dès qu'elles sentirent l'odeur familière, elles s'endormirent toutes.

Le monde où nous vivons est pollué par les désirs : il est sale et puant, mais nous pensons y vivre heureux... comme ces femmes, qui ne pouvaient dormir sans l'odeur familière des poissons.

Tous les désirs ne sont pas forcément mauvais : Dans les sūtras, on distingue deux sortes de désirs : ceux qui sont souillés et ceux qui restent sains. convoiter d'un cœur impur, la célébrité, le profit, la romance, les femmes... est un désir, mais vouloir servir le monde en exerçant des travaux d'intérêt public en est un autre... C'est pourquoi, chacun de nous doit nourrir davantage de désirs sains, et moins de désirs impurs.

Hélas ! La plupart des hommes font le contraire ! Rien d'étonnant donc à ce que Bouddha, dans ses prêches, ait si souvent condamné les désirs ! Car les hommes sont d'éternels insatisfaits et aspirent toujours à autre chose : si ce n'est pas d'avoir beaucoup de proches et d'amis, ce sera d'avoir beaucoup d'argent ; si ce n'est pas une promotion, ce sera la longévité... Et pourtant, ces désirs, s'ils se réalisent, leur apporteront-ils, à coup sûr, la joie ? Admettons que se soit réalisé leur désir d'avoir de nombreux proches et amis, il peut fort bien advenir que les proches deviennent des ennemis : comme les frères qui se disputent, le père et le fils qui se boudent, les époux qui divorcent, le serviteur qui fait du tort à son maître ... Quand survient le désaccord, les proches sont parfois pires

que des étrangers. Si l'on est intelligent, pourquoi vouloir absolument satisfaire ce désir d'avoir tant de proches et d'amis ?

L'homme désire aussi avoir beaucoup d'argent : d'abondantes ressources matérielles, des biens immobiliers et mobiliers en quantité. Il ne pense qu'à accroître sa richesse matérielle, mais parfois, il se ruine à cause d'elle. Un proverbe dit : « l'homme meurt à cause de l'argent, l'oiseau, de trop de nourriture ». Souvent, on sacrifie sa vie et sa personnalité à cause des biens matériels. Face à l'argent et à la débauche, on ne se soucie plus de moralité ni d'honnêteté.

Il y a aussi le désir d'avoir une belle apparence physique. Chacun voudrait avoir un beau visage, jouir d'une bonne santé et vivre une longue vie. Mais le monde est impermanent : la jeunesse ne peut durer éternellement, pas plus que la beauté. Même s'agissant de ces « Trois Impérissables » (acquérir des mérites, pratiquer la vertu, et rédiger des écrits) que louaient les anciens : savons-nous combien se cachent de peines, derrière ces exploits ?

C'est une règle générale : Plus nombreux sont les désirs, plus nombreuses sont les afflictions. Ceux qui convoitent les richesses ne sont pas nécessairement heureux quand ils les ont acquises, car l'abondance d'argent entraîne bien souvent, la multiplication des tracas. Ceux qui ont obtenu la célébrité qu'ils convoitaient, ne sont pas nécessairement heureux : nombreux parmi eux, en souffrent. Ceux qui cèdent à la débauche, ne sont pas obligatoirement heureux et beaucoup en meurent. On peut dire que la phrase « **les désirs excessifs sont les causes de la souffrance** » est comme le son de la cloche du matin qui éveille l'attention de tous !

Les anciens disaient : « Un homme sans convoitise est un homme de haute conduite ». L'état de « sans convoitise » est aussi l'état de « sans désir » et il est normal que ce genre d'homme ne contracte pas d'afflictions. Considérons toutes ces personnalités du monde politique ou économique : pour obtenir célébrité et profit, ces hommes n'hésitent

pas à courber le dos et se forcent à flatter pour plaire. Ce faisant, ils deviennent, sans le savoir, esclaves du désir et c'est bien triste !

Bien sûr, le bouddhisme ne demande pas que l'on s'abstienne totalement de désirer quoi que ce soit : il veut simplement nous enseigner la Voie du milieu. Il est évident que, si l'on ne doit pas lâcher la bride à ses désirs, il ne faut pas non plus les éliminer totalement. Il faut se servir de la sagesse pour ennoblir ses sentiments, nourrir des désirs sains et éloigner les impurs.

Quand on lit l'histoire de l'Inde, on constate qu'à l'époque de Bouddha, la société indienne se divisait entre ceux qui lâchaient la bride à leurs désirs et profitaient au maximum de la vie, et les pratiquants de l'ascétisme qui renonçaient à tout désir. Ces ascètes refusaient tout désir sexuel et vivaient de la façon la plus austère pour s'endurcir. Ils ne se nourrissaient que d'herbes médicinales, de racines, de fleurs et de fruits. Ils vivaient dévêtus et, toute la journée, restaient assis sur des épines ou en équilibre instable au bord des ravins, ou couchés au ras de l'eau ou du feu. Ces pratiques aussi excessives qu'inutiles, ne pouvaient que leur nuire et l'ascétisme leur interdisait, en fait, de trouver la libération. C'est pourquoi, après son Eveil, Bouddha prononça ces paroles de Vérité : « Les pratiquants doivent éviter les deux extrêmes et suivre la Voie du milieu ».

Remplacer l'avidité par la bienveillance et la compassion, traiter les sentiments avec sagesse, et ne pas laisser croître des désirs impurs... alors les désirs ne seront plus source de souffrances.

Il est dit : « Celui qui nourrit peu de désirs, éprouve moins de déceptions ; celui qui a trop de désirs en souffre d'autant plus », et aussi : « Un homme qui sait se satisfaire vit au paradis, même s'il couche par terre ; un homme qui ne sait pas se satisfaire, vit en enfer, même s'il est au paradis ». Il suffit de regarder la conduite de Mahākāshyapa, disciple de Bouddha, et celle de Yanhui, disciple de Confucius, pour s'en convaincre.

Tout ceci nous montre que la souffrance vient des désirs excessifs, que en sont la source.

Le texte dit : « *La vie, la mort et les peines surviennent à cause de l'avidité* ». Les êtres meurent et renaissent sans cesse dans les six royaumes en suivant le cycle du samsara. Toutes ces peines ne viennent-elles pas de l'avidité ?

Regardons la réalité de la vie quotidienne : on travaille jour et nuit comme des esclaves, pour gagner le plus d'argent possible. On est avide d'acquérir et en même temps on craint de perdre, ce qui nous rend nerveux et nous désoriente. Et la cause principale de cet état, c'est l'avidité.

L'avidité est réellement redoutable ! Souvent, les êtres perdent la vie à cause d'elle. Les papillons de nuit qui se jettent dans le feu, ou les poissons pris par les hameçons, les condamnés emprisonnés pour vol ou mauvaise conduite...n'est-ce pas l'avidité qui les a fait succomber ?

Jadis, deux hommes, Zhang et Wang, sortirent ensemble pour une promenade. Sur le chemin, ils trouvèrent un lingot d'or et décidèrent de le partager également. Zhang dit à Wang : « Si nous avons trouvé ce lingot d'or, c'est parce que le Génie protecteur de la ville était avec nous et nous a donné l'occasion de nous enrichir. En guise de remerciements, nous devrions acheter un peu de nourriture au marché, pour lui en faire offrande. »

« C'est parfait, va chercher la nourriture, je t'attends dans la pagode », dit Wang, approuvant ainsi la décision.

Mais, en réalité, tous les deux avaient en tête, la même et mauvaise pensée. Ils se disaient :

« Un lingot d'or partagé en deux, ne fait qu'une moitié chacun. Combien de temps puis-je vivre avec cette moitié ? »

L'avidité s'éveilla dans leur esprit et la mauvaise intention suivit : Zhang mit du poison dans la nourriture qu'il achetait, projetant d'assassiner Wang et de s'attribuer le lingot entier. Quant à Wang, il prépara une hache, voulant tuer Zhang pour le même motif.

Ils croyaient tous les deux avoir trouvé un bon plan, auquel l'autre ne penserait jamais.

Puis, Zhang revint avec la nourriture et, au moment où il vénérât le Génie protecteur de la ville, Wang lui asséna un coup de hache dans la nuque.

Après avoir tué Zhang, Wang se sentit tout heureux mais, au moment où il se préparait à emporter le lingot, il se sentit soudain affamé et se dit : « Je vais d'abord me régaler avec le vin et la nourriture que nous avons offerts au Génie. Il se servit et se régala mais, tout à coup, le ciel et la terre se mirent à tourner... Le poison fit son effet et Wang mourut.

Par avidité, chacun d'eux avait voulu s'emparer du lingot pour lui seul. C'est ainsi que chacun a eu l'intention de faire du mal à l'autre et, finalement, ils en ont tous les deux, subi les conséquences ! Ceci est une rétribution « de cause à effet » immédiate qui, en même temps, prouve aussi que tous les péchés sont issus de l'avidité.

Un proverbe chinois dit : « Les biens mal acquis ne vont pas aux infortunés ». Normalement, on ne peut obtenir les richesses par l'avidité. Pour faire fortune, il faut y être prédestiné, sinon le résultat est toujours catastrophique.

La chance de faire fortune vient de l'accumulation des vertus et de la pratique du dana, et non de l'avidité !

Les désirs excessifs sont les causes de la souffrance, cependant que la vie, la mort et les peines surviennent à cause de l'avidité. Que faire alors pour affronter cette situation ? Le sūtra nous l'enseigne : ***En nourrissant moins de désirs et en respectant le non agir, le corps et le cœur deviendront insouciant.***

Nous avons dit dans les paragraphes précédents que tous les désirs ne sont pas forcément mauvais. Les désirs sains (vouloir se consacrer à des œuvres caritatives par exemple), non seulement ne rencontrent aucune opposition mais de plus, vous valent les éloges de tous. Par contre, les désirs excessifs de célébrité, de profit, de fortune et de débauche, vous attirent l'antipathie de l'opinion publique. Dans le sūtra, on ne nous demande pas d'éliminer complètement tous ces désirs de célébrité, de profit, de fortune et de quête du plaisir, car ce serait une tâche impossible : le texte nous demande simplement d' « avoir moins de désirs et de ne pas agir ». Car plus il y a de désirs, plus il y a de soucis. Celui qui a moins de désirs n'est pas servile, ni malintentionné : il est honnête et sincère. Ainsi, ceux qui ont moins de désirs et qui restent au repos, ne se laissent pas entraîner par leurs organes et objets de perception. Il est alors, tout naturel que leur corps et leur cœur obtiennent la liberté et l'insouciance.

Les apparences resplendissantes, les chants et les danses séduisants, les nourritures savoureuses, et la célébrité, possèdent une immense force d'attraction et détruisent souvent la détermination de l'homme. Mais comment ferait cet homme, balloté dans l'océan des désirs, pour obtenir l'insouciance, la joie et la paix ? Le remède fondamental, c'est de s'éloigner de l'océan des désirs et des afflictions, de ne pas s'y aventurer, de rester sur ses gardes et ne pas subir ses tentations. En se servant de la concentration pour les empêcher de s'élever et de la sagesse pour les chasser, en observant constamment la discipline du bouddhisme, on pourra triompher de toutes les tentations. Nous devons nous garder de tuer des animaux pour satisfaire une simple gourmandise, ne pas utiliser des moyens illégaux pour nous emparer des biens d'autrui, ne pas nous mal conduire sexuellement et créer ainsi des situations malsaines, et aussi ne pas mentir ni proférer de paroles égrillardes... Si nous pouvons cultiver cette attitude de « peu de désirs et non agir », non seulement, nous obtiendrons un corps et un cœur insouciant, mais de plus, ce sera, pour le monde entier, la fin de toutes les querelles.

Lecture 4

Savoir se contenter de peu, est le fondement du respect de la loi

Troisième prise de conscience : Réaliser que le cœur est éternellement insatisfait, que, plus on obtient, plus on demande et que, ce faisant, on engendre de plus en plus de péchés. Les bodhisattvas ne font pas ces erreurs, ils savent toujours se contenter, ils sont à l'aise dans la pauvreté et respectent la Loi. Leur seule occupation est de cultiver la sagesse.

Le deuxième accomplissement de ce sūtra, explique que les désirs excessifs sont l'origine du samsara et, dans ce troisième accomplissement, il est dit que savoir se contenter de peu, est le fondement du respect de la loi. Pour s'échapper du samsara, il faut d'abord éliminer les désirs et pour cultiver la Voie juste, il faut d'abord savoir se contenter. Celui qui ne sait pas se contenter n'obtient jamais aucun succès, sur le chemin de la pratique.

La plupart des gens de ce monde ne se contentent jamais de ce qu'ils possèdent : argent ou notoriété. Quand ils ont cent, ils veulent mille et, s'ils possèdent mille, ils en veulent dix mille... S'ils obtiennent le poste de maire, ils veulent être gouverneur ; s'ils accèdent au poste de gouverneur, ils veulent être ministre...

Une chanson décrit parfaitement « l'éternelle insatisfaction » de l'homme :

Il court toute la journée, uniquement pour assouvir sa faim.

Le voilà rassasié, l'idée de bien se vêtir, se fait jour.

Quand l'habit et la nourriture sont tous les deux acquis,

Il pense alors qu'il lui manque une jeune et jolie épouse.

Après avoir épousé femme et concubines,

Il s'aperçoit qu'il manque de chars et de chevaux pour se déplacer.

Quand mules, chevaux et chars sont pourvus,

Les biens immobiliers qu'il possède, lui semblent petits et sans intérêt.

Après avoir acheté des milliers d'hectares de bonnes rizières,

Il se sent opprimé par les autres, par manque d'un titre officiel.

Les grades cinq et sept sont trop modestes ;

Les grades trois et quatre restent insuffisants ;

Dès qu'il atteint le plus haut rang et devient Premier ministre,

Le voilà qui, cette fois, voudrait être Empereur.

Voyant tous ses vœux comblés, en devenant Fils du ciel,

Il aspire alors à la vie éternelle et ne veut plus jamais mourir...

Les pensées illusoire se succèdent ainsi, sans fin,

Jusqu'au moment où l'on ferme son cercueil et où il part, bourrelé de regrets.

Ne pas savoir se contenter, c'est vivre éternellement tourmenté par les désirs insatisfaits. Innombrables sont ceux qui, péniblement, ont gaspillé leur précieuse vie à la poursuite de désirs d'honneurs et de richesses inaccessibles. Toutes les calamités du monde et tous les péchés de la vie sont dus au fait que le cœur est éternellement insatisfait. Chacun sait qu'à l'heure ultime, il ne peut rien emporter avec lui hormis ses karmas, mais, chaque jour de sa vie, il ne peut s'empêcher de convoiter tous les biens de ce monde.

Une légende raconte que l'alchimiste taoïste divinisé, Lü Dongbin, avait renoncé à la Voie divine pour suivre le bouddhisme. Un jour, il voulut sonder la nature des êtres mondains pour voir s'ils méritaient d'être sauvés. Alors, il se transforma en vieillard et, sur son chemin, il rencontra un jeune garçon et lui dit : « Petit ! Y a-t-il quelque chose que tu souhaiterais avoir ? Il suffit que tu me le dises et j'exaucerai ton vœu. »

Le petit garçon pensa : L'or est la chose la plus précieuse du monde : avec lui on peut tout faire. Alors il répondit : « Je voudrais une pièce d'or. »

Lü Dongbin pointa son doigt vers un caillou du bas-côté et la pierre fut soudainement transformée en or. Il dit au petit garçon : « Petit ! Prends cette pépite d'or, en souvenir de notre rencontre ! »

Le petit garçon fut ébahi par ce qu'il avait vu ; il réfléchit un moment, puis il dit :

- Je ne veux plus de cette pépite.
- Pourquoi ? Que veux-tu, alors ?
- Je veux votre doigt.
- Pourquoi veux-tu mon doigt ?
- Vous avez dit tout à l'heure que vous pouviez exaucer mon vœu. Je vous remercie de m'avoir offert ce morceau d'or, mais il finira bien par être dépensé. Si j'ai votre doigt, je pourrai, chaque fois que j'en aurai besoin, changer les pierres en or.

L'avidité du petit garçon fut une grande déception pour Lü Dongbin. Il déplora la stupidité des êtres et se dit qu'il était décidément, bien difficile d'instruire les hommes !

« *Le cœur est éternellement insatisfait : plus on obtient, plus on demande et, ce faisant, on engendre de plus en plus de péchés* ». Cette assertion est indéniable : plus on convoite, plus on commet de péchés. Pourtant, à bien y réfléchir : « Même si l'immeuble contient mille chambres, combien de mètres carrés nous faut-il pour dormir ? Même si l'on est milliardaire, quelle quantité d'aliments peut-on ingérer en une journée ? » Derrière toutes ces fortunes, combien de péchés dissimulés ? Parmi ces honneurs et cette célébrité, combien de pièges tendus ?

Enumérons sommairement les principaux péchés :

1. S'emparer des biens d'autrui.
2. Renier ses dettes.
3. S'approprier les biens que d'autres ont laissés en dépôt.
4. Duper son partenaire.
5. Prévariquer : profiter de ses fonctions pour servir ses propres intérêts.
6. Abuser de ses pouvoirs en pratiquant corruption, fraude, chantage, escroquerie ...
7. Entreprendre une quelconque activité illégale...

Tant que l'homme ne saura pas se contenter, il ne cessera de convoiter. On n'a besoin de vêtements que pour se couvrir et se réchauffer, mais ceux qui ont de l'argent exigent de la soie et du satin. On n'a besoin de manger que pour assouvir sa faim, mais les riches veulent absolument des mets rares et cherchent monts et merveilles. On n'a besoin d'une maison que pour s'abriter, mais les riches

voudront des poutres sculptées et des murs ornés de tableaux. On ne se contente pas de la beauté de la nature, il faut y ajouter des divertissements : des jeux, des danses... Or, comment peut-on espérer puiser dans des ressources limitées, pour satisfaire des désirs illimités ? Il faut alors avoir recours à des moyens illégaux. De telles pratiques malhonnêtes, qui cherchent à faire bénéficier soi-même au détriment des autres, sont vraiment des péchés impardonnables !

Les bodhisattvas ne commettent pas ces erreurs, « ***ils savent toujours se contenter, ils sont à l'aise dans la pauvreté et respectent la Loi. Leur seule occupation est de cultiver la sagesse*** ».

Le vénérable maître Dao'an, de la Dynastie Jin, fut le moine le plus méritant de l'histoire du bouddhisme chinois. Un jour, un adepte protecteur du dharma lui envoya mille Dou (dix-mille kilos) de riz pour approvisionner sa pagode. Las ! Les resserres s'avèrent trop petites pour contenir une telle quantité et Maître Dao'an dut faire vider trois bâtiments pour pouvoir entreposer tout ce riz ; alors il envoya une lettre à l'adepte en lui disant : « Merci de nous avoir offert mille Dou de riz blanc mais, en même temps, vous nous avez causé beaucoup d'ennuis ! »

On entend souvent des gens se plaindre et dire qu'ils n'ont pas assez. Maître Dao'an lui, se plaignait parce qu'il en avait trop ! Tel est l'esprit de la sagesse et telle est aussi l'attitude des bodhisattvas envers le monde.

Pour un pratiquant illuminé, le résultat des désirs excessifs est la pauvreté et seule l'équanimité engendre la vraie richesse. Plus les objets sont nombreux, plus on en devient esclave et moins on peut vivre en paix.

Parce que l'on ne sait pas se contenter, on laisse le cœur s'attacher aux circonstances extérieures qui deviennent maîtresses de notre vie. Ceux qui ont des désirs excessifs ne peuvent rien préserver. Que sont

donc devenus, les oligarques des générations passées et qu’obtiennent finalement, ceux qui sont dévorés par des désirs excessifs ? C’est en sachant se contenter que l’on peut jouir d’une vie tranquille et paisible, une vie où l’on peut trouver la joie de vivre.

Jadis, un homme se promenait à dos d’âne lorsque, sur son chemin, il vit devant lui un homme à cheval. Il fut d’abord admiratif mais bien vite, un début de convoitise se fit jour dans son esprit. C’est alors que, se retournant, il aperçut, derrière lui, un autre homme qui transpirait à pousser une charrette. Il le regarda... Insensiblement son cœur se calma et il se dit :

*L’autre monte à cheval, et moi, sur l’âne,
Apparemment, je semble inférieur ;
En me retournant, je regarde celui qui pousse la charrette,
Je n’égale pas ceux qui sont au-dessus de moi,
Mais je suis bien mieux que ceux qui sont en-dessous.*

Si l’on se compare avec ceux qui sont plus riches et plus nobles que soi, naturellement, on se sent révolté. Mais, si l’on se compare avec ceux qui sont plus pauvres et plus humbles, on devient paisible et doux et l’on ne crée aucun mauvais karma. « Savoir se contenter et rester heureux », telle est la meilleure maxime des pratiquants de la Voie.

L’homme illuminé ne nourrit pas de désirs excessifs illégaux, car il sait toujours se contenter. Le bodhisattva illuminé ne refuse pas l’argent : simplement il sait comment bien l’employer. L’argent possédé et placé ne nous appartient pas : seul celui qui est dépensé à de bonnes fins, nous appartient. Il est dit dans les sūtras : « un homme sage utilise vingt pour cent de ses ressources pour des œuvres caritatives, vingt pour cent pour les nécessités quotidiennes, vingt pour cent sont réservés en cas de besoin et les quarante pour cent qui restent, servent à entreprendre des affaires. »

Les textes bouddhistes disent que les gens riches se répartissent en cinq catégories :

1. Ceux qui peuvent être dépouillés par des fonctionnaires corrompus, abusant de leurs pouvoirs.
2. Ceux qui peuvent se retrouver ruinés par une catastrophe naturelle : inondation, incendie, etc.
3. Ceux qui sont dépouillés par des voleurs ou des pillards.
4. Ceux que leur fortune même, met en danger en cas de guerre.
5. Ceux dont les descendants dégénérés vont dilapider le patrimoine et ruiner ainsi la famille.

Ainsi, l'homme illuminé sait que, ni la fortune ni la jouissance personnelle ne lui appartient définitivement : c'est en destinant notre fortune à des fins utiles et nobles, qu'elle nous appartient vraiment.

Durant la Période des Royaumes Combattants, vivait un grand érudit nommé Yan Chu. Le roi Qi Xuanwang voulait le prendre pour maître et lui dit : « Il suffit que vous acceptiez de me prendre comme élève et de vivre à mes côtés. Vous aurez de la viande à tous les repas, des chars pour vous promener et des vêtements somptueux pour votre femme et vos enfants. »

Yan Chu lui répondit calmement : « Merci de votre gentillesse, mais je ne veux pas être maître du roi. Je veux simplement pouvoir mâcher doucement quand je mange, marcher paisiblement au lieu de filer en voiture, avoir la dignité de vivre honnêtement dans ma condition sans commettre de péchés, et savourer le plaisir de me conduire loyalement, en respectant les principes. »

A l'instar de Yan Chu, il faut savoir se contenter de peu, pour ne pas s'exposer aux outrages mondains.

Ceux qui pratiquent la Voie du bodhisattva doivent savoir être heureux dans la pauvreté, suivre la Voie tranquillement et considérer la recherche de la sagesse et de la libération, comme leur seule

occupation. Le sixième patriarche Huineng a passé des mois à moudre le riz, Maître Baizhang disait « un jour sans travail est un jour sans repas », Maître Hongyi a porté la même blouse durant des dizaines d'années, Maître Xuyun résolut de se nourrir uniquement d'eau, pour ne pas avoir à se soumettre ... Cet esprit d'« *être à l'aise dans la pauvreté et (de) respecter la Loi* » est vraiment ce que l'on appelle : Comprendre la vie... Etre maître de sa vie !

Les bodhisattvas qui apprennent le Dharma, ne doivent pas obligatoirement mener une vie misérable pour montrer leur dignité. Dans le bouddhisme, on accepte que bon nombre d'adeptes soient très riches, s'ils ne s'en cachent pas. Car garder son avidité intérieure, tout en s'efforçant de se montrer pauvre en apparence, c'est suivre un chemin erroné.

Le bouddhisme ne nous dit pas non plus de refuser l'argent : Les biens de provenance honnête, utilisés à des fins correctes, sont tout à fait acceptables et plus il y en a, mieux c'est. Par contre, les biens de provenance frauduleuse, doivent impérativement et intégralement être refusés.

Un jour, Bouddha et Ananda se promenaient dans la ville, quand ils virent au bord du chemin un tas de pièces d'or et d'argent, que quelqu'un avait laissé tomber. Bouddha le montra à Ananda et lui dit :

- Ananda ! Tu as vu ? ... Des serpents venimeux !
- Oui, Bouddha, je les ai vus ! répondit Ananda.

Quand Bouddha et Ananda furent partis, un paysan et son fils qui travaillaient dans le champ voisin, voulurent savoir de quelle espèce de serpent il s'agissait. Ils furent tout heureux de voir que c'était un tas de pièces d'or et d'argent et se demandèrent comment il pouvait encore exister des gens comme Bouddha et Ananda, assez stupides pour refuser une telle aubaine. Alors, pensant avoir fait fortune, ils transportèrent le trésor chez eux.

Peu après, le roi s'aperçut que la réserve nationale avait été pillée et donna l'ordre de fouiller la ville. Et l'on trouva les pièces d'or et d'argent chez le père et son fils. Avec ces pièces à conviction contre eux, ils furent arrêtés et condamnés à mort.

Dans la prison, les deux hommes se sentaient victimes d'une injustice et ils se souvinrent de la conversation entre Bouddha et Ananda. Alors le père dit à son fils :

- Ananda ! Tu as vu ?... Des serpents venimeux !
- Oui Bouddha ! Je les ai vus ! répondit le fils.

Le geôlier entendit cette conversation, qui lui parut bizarre. Il les interrogea de nouveau et finalement, comprit qu'ils avaient été victimes d'une méprise.

L'appropriation des pièces d'or et d'argent avait failli leur coûter la vie mais la conversation entre Bouddha et Ananda la leur a sauvée. La morale de cette histoire, c'est qu'il ne faut jamais convoiter des biens indus. Etre à l'aise dans la pauvreté et respecter la loi est la seule garantie d'une vie stable.

Certes, l'argent est un serpent venimeux ; mais personne ne peut vivre sans lui et c'est aussi une ressource nécessaire pour acquérir la Voie. C'est à nous de savoir comment le gérer.

Si l'on utilise l'argent pour des activités pouvant apporter bénéfice à tous les êtres, ou pour étudier des instructions et des pratiques menant à la sagesse, alors, il ne sera plus un serpent venimeux, mais un bien pur.

Lecture 5

La persévérance est l'arme idéale pour combattre les démons

Quatrième prise de conscience : Se rendre compte que la paresse et l'oisiveté sont les causes de la dégénérescence. Avec la persévérance, les bodhisattvas combattent le mal des afflictions, défont les quatre démons et s'échappent de la prison des « Cinq skandhas et trois mondes ».

Dans ce monde, quoi que l'on entreprenne, il est nécessaire d'y consacrer un esprit de grande vaillance, de grande force et de grand courage. Qu'il s'agisse d'activités menées dans la société ou des pratiques exercées sur le chemin dharmique, les obstacles et les adversités démoniaques sont inévitablement très nombreux. Si l'on est indécis ou quelque peu relâché, rien ne sera accompli. C'est pourquoi, dans ce paragraphe du sūtra, il est dit que la persévérance est la meilleure arme pour combattre les démons.

Faire preuve de « paresse et oisiveté », c'est ne pas employer tous ses efforts pour éliminer les mauvaises actions et exercer les bonnes. La paresse, c'est le relâchement des forces physiques ; l'oisiveté, l'abandon de ses capacités spirituelles. La paresse et l'oisiveté sont

des maladies de la condition humaine et le meilleur remède pour les combattre, c'est la persévérance.

L'idée fondamentale de la persévérance, c'est de faire germer les bonnes intentions qui ne sont pas encore nées et d'accroître celles qui existent déjà ; c'est aussi d'empêcher l'apparition des mauvaises intentions qui ne sont pas encore nées et d'éliminer celles qui existent déjà. Dans le monde où nous vivons, coexistent les bouddhas et les démons ; ceux qui sont persévérants deviennent bouddhas et ceux qui se relâchent tombent dans l'enfer.

Parmi les sages et les saints de jadis qui ont réussi ce qu'ils entreprenaient, lesquels n'ont pas fait preuve de persévérance ? Prenons par exemple le principal intéressé à ce sūtra : l'honorable Aniruddha :

Un jour, pendant que Bouddha prêchait le Dharma, l'honorable Aniruddha s'endormit. Comme Bouddha n'aimait pas des disciples paresseux et non persévérants, il réveilla Aniruddha et lui dit :

*Oh ! Oh ! Comme tu aimes bien dormir ! Hé bien,
Dans une coquille de conque, d'escargot ou de bivalve,
Tu vas dormir durant mille ans,
Sans entendre le nom de Bouddha.*

Après avoir entendu la réprimande de Bouddha, Aniruddha se sentit tout honteux. Il jura de ne plus dormir dorénavant et, jour et nuit, il consacra tout son temps à réciter les sūtras.

Ne pas dormir un jour ou deux n'est pas chose très grave, mais rester sans jamais dormir, personne ne peut le supporter. Les yeux sont les premiers à en souffrir et, comme Aniruddha persévérât à ne pas se reposer, il devint aveugle.

Bouddha eut pitié de lui et lui enseigna la pratique du Samadhi de la lumière du diamant. Peu de temps après, Aniruddha acquit le pouvoir surnaturel de l'œil divin.

Grâce à une simple phrase de Bouddha, Aniruddha put devenir aussi persévérant et ne se laissa plus jamais égarer par les passions et la paresse, ni troubler par les démons pervers.

Les pratiquants bouddhistes qui, en écoutant prêcher le Dharma, comprennent les vérités de tous les phénomènes, acquièrent la grande sagesse du Bodhisattva Manjusri. Mais il leur faudra encore travailler avec persévérance le Prajñā acquis, pour s'accorder avec la grande pratique du Bodhisattva Samantabhadra.

L'homme convoite facilement les distractions et recherche la jouissance ; il lui est très difficile de prendre la résolution de pratiquer la Voie avec persévérance. Toutes les épreuves difficiles et insupportables que Bouddha a endurées durant ses périodes de pratique : donner sa vie au tigre ou couper sa chair pour nourrir l'aigle, sont inimaginables pour ces gens qui prétendent que le bouddhisme n'est que passivité. Dans la gāthā d'éloge au Bodhisattva Avalokiteśvara, il est dit : «... avec ses trente-deux corps de manifestation, il apparaît à travers le monde, durant des centaines et des milliers de kalpas ; il se présente partout où il est demandé et il est souvent la barque qui sauve les êtres dans l'océan de la souffrance... ». Sans l'esprit de persévérance comment pourrait-il agir ainsi ? Le Bodhisattva Ksitigarbha a dit : « Je ne deviendrai un bouddha que lorsque l'enfer sera vide, et je ne réaliserai le Bodhi, que lorsque tous les êtres seront libérés ». N'est-ce pas là l'esprit de persévérance qui permet de révéler la grande bonté et la grande sagesse ?

Dans la vie mondaine, si l'on t'encourage à jouer aux jeux du hasard et que tu refuses, on dira que tu es apathique ; si l'on t'invite à boire ou à danser et que tu déclines l'invitation, on te traitera de mollasson... car l'esprit de persévérance des sages qui pratiquent la voie du bodhisattva, ne peut être compris par des gens ignorant tout du bouddhisme !

Maître Xuanzang partit en pèlerinage en Inde, en traversant plus de quatre-cents kilomètres de sables, parfois mouvants et faillit mourir de soif dans le désert. Pourtant, il persévéra car il préférait mourir en faisant un pas vers l'ouest que de vivre en revenant d'un pas à l'est. Quand Maître Huike se rendit chez le patriarche Bodhidharma pour la première fois, il se coupa le bras pour montrer sa résolution à vouloir acquérir le Dharma à tout prix.

Sans la foi et la persévérance, comment auraient-ils pu faire preuve d'un tel courage ? Parmi les six paramitas du bouddhisme, le *virya* (persévérance) est le plus important, car sans lui, les *dana*, *śīla*, *ksanti*, *dhyāna* et *prajñā* ne pourraient devenir *paramita*.

Selon les sūtras, la pratique du *virya* apporte dix avantages :

1. Ne pas être subjugué par des forces extérieures.
2. Bénéficier de l'assistance des bouddhas.
3. Etre respecté par les *deva* et les humains.
4. Ne jamais oublier le juste dharma entendu.
5. Acquérir de nouvelles connaissances.
6. Accroître son talent d'argumenteur.
7. Accéder au niveau du *dhyāna*.
8. Connaître peu de maladies, d'afflictions et de malheurs.
9. Digérer facilement la nourriture consommée.
10. Etre aussi beau que la floraison des magnolias.

Pratiquer le *virya* est comme frotter le bois pour faire du feu : on ne peut s'arrêter à mi parcours. Il est facile de prononcer la bodhicitta, mais il est difficile de maintenir éternellement l'esprit de persévérance. Peu importe ce que l'on entreprend : sans la persévérance continue et la force d'âme, on n'obtiendra aucune récolte véritable. On entend souvent dire : « Cinq minutes de fièvre ». Que peut-on espérer obtenir avec seulement cinq minutes d'enthousiasme ?

Pour avoir une persévérance durable, il faut avoir l'esprit de « labourer sans penser à la récolte » ou se dire, comme Zhuge Liang : « je

fais tout mon possible et ne penserai à moi qu'après la mort ». Si l'on ne recourt qu'à des solutions de facilité, on reculera vite au moindre obstacle et ceux qui n'ont pas l'esprit de persévérance ne terminent jamais ce qu'ils entreprennent.

Il est raconté dans un sūtra, qu'un perroquet avait vu le feu prendre dans une forêt. L'incendie gagnait du terrain, aussi alla-t-il au bord de la rivière et prit de l'eau dans son bec, pour éteindre le feu. Cette manière de combattre l'incendie était évidemment inutile, mais le perroquet continua de faire le va-et-vient sans s'arrêter.

En voyant cela, le dieu du feu lui dit : « Ô perroquet ! Le feu est si violent ! Comment veux-tu l'éteindre avec le peu d'eau que tu peux porter dans ton bec ? N'est-ce pas là un effort inutile ? »

Le perroquet lui répondit : « Combattre l'incendie est le devoir de tous. Je sais que ma force est mince, mais je ne peux pas ne pas faire tout mon possible ! » Le discours du perroquet pouvait paraître banal, mais sa force d'âme ne l'était pas du tout. Et son courage et sa persévérance émurent le dieu qui, finalement, l'aida à éteindre l'incendie.

Dans le *Sūtra en quarante-deux articles*, six articles sont consacrés à la Persévérance et la divisent en trois catégories : 1. La persévérance en portant la cuirasse ; 2. La persévérance en pratiquant les bonnes actions ; 3. La persévérance en apportant la joie et l'intérêt aux êtres.

Dans ce *Sūtra en quarante-deux articles*, il est dit : Le pratiquant est comme le soldat au combat, sanglé dans sa cuirasse. S'il est lâche et craintif, il reculera à mi-chemin ou n'aura aucune chance de survivre au combat. Mais s'il est courageux et ne craint pas l'adversaire, il pourra changer la situation et anéantir l'ennemi. Ce qui, transposé au domaine religieux, signifie que la pratique demande un esprit combatif.

L'idée principale de cette image de la persévérance en portant la cuirasse, est de combattre les actions malsaines. Mais pour parfaire

la persévérance, il faut encore parfaire les actions saines, c'est ce que l'on appelle la persévérance dans la pratique des bonnes actions. Que l'on soit monastique ou laïque, la pratique du bon dharma doit être appropriée : ni trop hâtive ni trop lente. C'est comme jouer du luth : si les cordes ne sont pas assez tendues, le luth ne produira aucun son, mais si les cordes sont trop tendues, elles casseront. La vérité première du Dharma se trouve dans la Voie du milieu !

Quand on parle de la persévérance en apportant la joie et l'intérêt aux êtres, cela signifie que le pratiquant du bouddhisme doit cultiver la grande bienveillance et la grande compassion, pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions. Mais les êtres des trois mondes sont innombrables, et, sans persévérance, comment réaliser cette résolution ? C'est en se munissant d'immense compassion et volonté que l'on peut persévérer et ne jamais reculer.

Au cours des étapes de la pratique, il nous arrive souvent de ressentir de la fatigue physique et du relâchement spirituel. Ceci est dû au fait que nous ne comprenons pas encore la valeur du temps et de la vie. Nous pensons qu'après aujourd'hui, il y a encore demain. Ce que l'on ne fait pas cette année, on le fera l'année prochaine. Ce que l'on ne fait pas en étant jeune, on le fera quand on sera vieux... Et ainsi, jour après jour, année après année, on sombre dans des habitudes de paresse et de dépendance.

Si l'on comprend que la vie est précieuse et que le temps passé ne revient jamais, si l'on pense toujours à l'Impermanence, alors, on n'hésitera pas à s'appliquer, sans perdre une seule seconde.

Un jour, Bouddha demanda à ses disciples :

- Quelle est la durée d'une vie ?
- Quelques jours ! répondit un disciple.
- Tu ne sais pas encore !

Et il redemanda :

- Quelle est la durée d'une vie ?
- Le temps d'un repas ! répondit un autre.
- Tu ne sais pas encore !

Insatisfait, il redemanda :

- Quelle est la durée d'une vie ?
- Le temps d'un souffle ! répondit un troisième.

Bouddha fut très content et le félicita :

- C'est bien ! Toi tu as compris tout de suite !

Si l'on peut réaliser que la vie ne dure que le temps d'un souffle, osera-t-on encore croupir dans la paresse ? Non ! On se hâtera de mener à bien, les bonnes actions que l'on a entamées.

En chinois, le mot : persévérance, s'écrit en deux caractères : 精進, 精 signifie pur, sans mélange ; 進 signifie en avance. Le but de la persévérance est de « **combattre le mal des afflictions, défaire les quatre démons, et s'échapper de la prison des cinq skandhas** ».

Les afflictions dues à l'ignorance sont innées, elles sont installées dans notre cœur et nous empêchent de nous libérer du cycle du samsara. L'objectif fondamental de l'apprentissage du bouddhisme, est d'éliminer les afflictions et les vices. Les afflictions sont bien plus redoutables que les voleurs et brigands et, comme le dit le proverbe : « il est facile d'attraper les voleurs cachés dans les montagnes, mais il est difficile de se débarrasser des voleurs tapis dans son cœur ». Tous les malheurs de la vie sont causés par les afflictions.

En fait, les quatre-vingt-quatre-mille pratiques du bouddhisme sont faites pour faire face aux quatre-vingt-quatre-mille afflictions. On suscite la répugnance pour soigner l'avidité, la compassion pour soigner la colère, la sagesse pour soigner l'ignorance, le non-moi pour soigner l'orgueil, la foi juste pour soigner le doute et la compréhension juste pour guérir de la vision perverse. L'avidité, la colère, l'ignorance, l'orgueil, le doute et la vision perverse, forment ce que

l'on appelle « les six afflictions fondamentales ». A part elles, il existe encore vingt afflictions secondaires.

Les afflictions fondamentales sont comme les racines de l'arbre, c'est la base de toutes les afflictions. Quant aux vingt afflictions secondaires, elles comportent dix petites afflictions, deux moyennes et huit grandes. Les dix petites afflictions secondaires sont : la nervosité, la haine, l'inimitié, la fourberie, la ruse, la flatterie, l'arrogance, l'oppression, la jalousie et l'égoïsme. Les deux moyennes sont : le sans honte et le sans regret. Et les huit grandes sont : l'athéisme, la paresse, le laisser-aller, l'effarement, la distraction, l'inadvertance, la fausse compréhension et la confusion.

C'est parce que les afflictions ignorantes dissimulent la clarté de nos corps et cœur que nous avons oublié notre nature propre. C'est aussi parce que nous sommes perturbés par les afflictions, que nous vivons toujours dans le danger et la crainte. Le commandant en chef de toutes ces afflictions, c'est notre obstination : c'est parce que les êtres s'attachent au moi, que les afflictions prennent naissance. Si l'on veut apprendre le bouddhisme, il faut d'abord apprendre à écarter le moi, car c'est en réalisant l'état du non-moi, que l'on obtient l'état du sans affliction.

L'attachement au moi est l'origine des afflictions et du samsara et il est vrai qu'il est difficile d'acquérir le « non-moi » ! Le mal dû aux afflictions ne peut être éliminé si le moi persiste et, pour vaincre le mal des afflictions, il faut commencer par exercer les trois études – Discipline, Concentration et Sagesse, puis il faut y ajouter la diction du nom du Bouddha Amitabha. En procédant ainsi, les afflictions s'éliminent peu à peu et notre visage d'origine apparaît tout naturellement.

Les afflictions étant éliminées, il faut encore défaire les démons. On appelle « démons », tout ce qui empêche les gens de faire de

bonnes actions, tout ce qui détruit la vie de sagesse des êtres. Tous les obstacles : troubles, sabotages, tentations... peuvent être appelés démons. A l'extérieur existent des démons de réputation, de débauche, de biens et intérêts... et, à l'intérieur, des démons de convoitise, de colère et d'affliction. Sans la volonté de combattre les démons, nul ne peut atteindre la Voie.

Les démons sont partout, et les pires sont ceux qui se cachent dans le fond de notre cœur. Dans les pagodes, on trouve toujours une statue du Bodhisattva Skanda, le bâton *vājra* en main, et faisant face à l'intérieur de la grande salle des bouddhas ; car il est bien plus important de subjuguier les démons intérieurs que les démons extérieurs.

Le bouddhisme est en déclin et les hommes qui veulent continuer à faire prospérer la vie de sagesse bouddhique sont de plus en plus rares, cependant que ceux qui portent le kesa et qui usurpent le nom de Bouddha pour tricher, tromper et truquer, sont trop nombreux. C'est pourquoi, les vrais disciples bouddhistes doivent avoir l'esprit et le courage de combattre les démons. L'ère de la fin du Dharma est bien éloignée de celle du vrai Dharma et il nous faut espérer que les vrais enfants actuels de Bouddha suivront l'exemple du Bodhisattva Skanda et prendront en main le bâton *vājra*, pour combattre tous les démons qui se trouvent sur le chemin de la pratique de la Voie !

Dans ce sūtra, il est question de « **défaire les quatre démons** », qui sont :

1. Le démon des afflictions (*kleśmāra*), désignant les mauvaises habitudes, telles que l'avidité, la colère, l'ignorance... capables de troubler notre corps et notre esprit.

2. Le démon des agrégats d'attachement (*skandhamāra*), désignant les cinq skandhas – la forme (*rūpa*), la sensation (*vedanā*), la perception (*saṃjñā*), la formation mentale (*saṃskāra*) et la conscience (*vijñāna*) – qui sont à l'origine de toute souffrance.

3. Le démon du seigneur de la mort (*mṛtyumāra*), capable d'interrompre la vie de l'homme.

4. Le démon des deva (*devaputramāra*), désignant certains deva et hérétiques, tels le roi *Māra* du sixième ciel du Monde des désirs, qui empêchent les gens d'accomplir de bonnes actions.

Dans les textes *śamatha-vipaśyanā* et *Commentaire du Traité de l'éveil de la foi*, il est dit que les moyens de défaire les quatre démons consistent à dicter le nom d'Amitabha Bouddha, ou observer les trois refuges et les cinq préceptes, ou encore réciter le *Sūtra du Cœur*. A l'époque, sous l'arbre Bodhi, Bouddha a aussi défait l'armée de *Māra* avant de gagner la Voie.

Lorsque l'on aura combattu les afflictions malsaines et défait les démons qui troublent la pratique, on pourra se détacher du cycle du samsara et se libérer de la prison des « cinq skandhas et trois mondes » : le monde des désirs, le monde des formes et le monde des sans-formes.

« Les cinq skandhas », c'est un rassemblement de souffrances et « les trois mondes » sont comme une maison en flammes. Notre corps physique et le monde, sont tous les deux impermanents et irréels, ils sont comme des prisons qui, évidemment, ne peuvent servir de référence. C'est pourquoi, il faut « **combattre le mal des afflictions, défaire les quatre démons** » pour « **s'échapper de la prison des cinq skandhas et trois mondes** ».

Les êtres persévèrent sans relâche dans la pratique de la Voie. Ils abandonnent leur corps voués aux cinq skandhas et s'échappent de la prison des trois mondes, pour réaliser le corps éternel dharmakāya et vivre dans l'insouciance, c'est-à-dire, dans un monde lumineux, libre et stable.

Lecture 6

La sagesse est le moyen idéal pour combattre l'ignorance

Cinquième prise de conscience : Réaliser que la stupidité et l'ignorance sont les causes du samsara. Les bodhisattvas pensent toujours à étudier et écouter, pour accroître leur sagesse et leur habileté à manier la parole. Ils instruisent et civilisent tous les êtres et leur font connaître la joie suprême.

La cinquième prise de conscience, pour ces hommes qui pratiquent la voie du bodhisattva et qui veulent résoudre les problèmes de la vie et de la mort, consiste à comprendre que la stupidité et l'ignorance sont les causes du samsara. Pour soigner la stupidité et l'ignorance, il faut faire croître la sagesse.

Ici, nous allons parler du point de vue du bouddhisme sur la connaissance.

Le bouddhisme n'est pas une religion qui néglige la théorie, mais elle préfère combiner les connaissances et les vertus. Dans la société, la plupart des gens pensent que les études et les technologies sont faites pour s'adapter aux besoins de l'existence. Pourtant, ceux qui possèdent les connaissances et les compétences ne vivent pas nécessairement heureux : ils possèdent à fond les connaissances

mondaines : sciences, philosophie, littérature, etc. mais ils en savent très peu pour tout ce qui touche à la vie et à l'univers.

Les connaissances mondaines sont imparfaites. Seul, le Dharma est une étude parfaite, car les connaissances mondaines comportent autant d'avantages que d'inconvénients. Ainsi, la science apporte le bonheur à l'humanité, mais par ailleurs, elle la met en danger. Trop souvent, ceux qui bouleversent le monde et qui provoquent guerres et massacres, sont des intellectuels, ce qui revient à dire que la connaissance est souvent source de mal. Par contre, les connaissances que préconise le bouddhisme sont utiles et sans inconvénient. La sagesse prajñā est une connaissance qui s'obtient en cherchant dans son cœur et en écartant l'égoïsme. Elle diffère totalement des connaissances mondaines, qui s'acquièrent en examinant les phénomènes extérieurs apparents.

Du point de vue du bouddhisme, ne pas comprendre la vie et la mort, c'est être stupide et ignorant.

En termes bouddhistes, stupidité et ignorance ne signifient pas manque de connaissances et, en chinois, le mot « ignorance » s'écrit 痴, qui signifie littéralement : « connaissance malade ».

La stupidité et l'ignorance sont un manque de sagesse, qui rend incapable de comprendre les causes et les faits. A cause de la stupidité et de l'ignorance, les êtres sont égarés ; ils produisent des karmas qui les entraînent dans le cycle incessant du samsara et subissent des souffrances sans fin. Si l'on reste incapable de se libérer et de se connaître, c'est à cause de la stupidité et de l'ignorance.

Il existe deux sortes d'ignorance : en compréhension et en pensée.

La première comprend les cinq mauvaises visions (*pañca-dṛṣṭayaḥ*) : la vision du moi (*sat-kāya-dṛṣṭi*), la vision des extrêmes (*anta-grāha-dṛṣṭi*), la vision perverse (*mithyā-dṛṣṭi*), la vision de l'attachement aux règles interdites (*śīla-vrata-parāmarśa*) et la vision de l'attachement aux mauvaises visions (*dṛṣṭi-parāmarśa*).

La deuxième comprend les afflictions fondamentales citées ci-avant : l'avidité, la colère, l'ignorance, l'orgueil, et le doute.

Nous allons commencer par examiner « l'ignorance en compréhension » :

L'être humain pense toujours que ce corps, fait des cinq skandhas, est « le moi » et que les objets possédés sont « sa propriété ». Il ne sait pas que ce corps n'est qu'un produit de causes et conditions et que les objets ne sont que des effets illusoires, impermanents et temporaires. Le corps et les objets ne sont que des produits conditionnels, mais les hommes s'obstinent à prendre le faux pour le vrai, la vacuité pour l'existence, le corps pour le moi... C'est la « vision du moi » (*sat-kāya-dṛṣṭi*).

Certains pensent que rien ne subsiste après la mort, comme une flamme qui s'éteint. D'autres croient que la vie se perpétue éternellement, dans le même royaume. Ces deux visions sont appelées visions des extrêmes (*anta-grāha-dṛṣṭi*).

Il y a ceux qui pensent que le fonctionnement de l'univers est sous le contrôle d'un être suprême qu'ils nomment « Dieu ». Ils nient la théorie de la causalité et de la coproduction conditionnelle. C'est la vision perverse (*mithyā-dṛṣṭi*).

Il en est d'autres qui s'attachent à des lois irrationnelles et qui les prennent pour des dharmas permettant de monter au ciel et de s'éloigner de toute souffrance. Il en est ainsi des pratiquants de l'ascétisme ou des superstitieux. C'est la vision de l'attachement aux règles interdites (*śīla-vrata-parāmarśa*).

L'attachement aveugle à une ou plusieurs des visions citées ci-dessus, est appelé vision de l'attachement aux mauvaises visions (*dṛṣṭi-parāmarśa*).

Parlons maintenant de l'ignorance en pensée des hommes :

Il y a celui qui, dès qu'il voit quelque chose qu'il aime, veut le posséder et de plus, refuse de le partager avec quiconque. C'est parce qu'il

nourrit dans son esprit, cette idée du « je veux, j'aime », qu'il devient égoïste. Cet homme est en proie à l'« Avidité ».

Cet autre, dès qu'il est contrarié, se met en colère. Il ignore la patience et ne pense qu'à se disputer, se battre, conspirer, faire du mal, récriminer contre le ciel et s'en prendre aux autres... Cette manière d'être s'appelle « Colère ».

Stupide et ignorant, celui-ci lâche la bride à ses passions, pour poursuivre n'importe quel désir matériel. Face aux bonnes actions, il éprouve de l'aversion et face aux mauvaises actions, il se réjouit. Si tu lui parles du bouddhisme, il te traite de superstitieux mais, si tu l'invites à boire de l'alcool ou à s'asseoir à une table de jeux, il dit que tu es un ami loyal. Ce comportement qui confond le bien et le mal est appelé « Ignorance ».

Se croire toujours supérieur aux autres et outrager autrui : Ces comportements – *māna*, *ati-māna*, *mānāti-māna*, *ātma-māna*, *adhi-māna*, *ūna-māna*, et *mithyā-māna* – sont tous différentes formes de l'« Orgueil ».

Ne pas savoir prendre de décision, ne pas savoir nourrir la foi envers la Vérité et prétendre juger les sages avec un esprit ordinaire, font tous partie du « Doute ».

C'est à cause de ces deux formes d'ignorance – en compréhension et en pensée – que les êtres subissent sans cesse la mort et la renaissance. On distingue la vie par la vie de fragments et la vie de transformations. A cause des rétributions karmiques dues à leurs actions, saines et malsaines, les êtres ordinaires suivent le cycle de samsara par fragments de vie et de mort, tous différents l'un de l'autre. Quant aux sages qui ont réalisé les fruits de rétribution, tant qu'ils n'ont pas encore acquis la bouddhité, ils subissent toujours la vie et la mort mais ce genre de vie est sans forme, ni durée : seul le niveau d'égarement diminue pour, finalement, laisser place à l'illumination.

Les bodhisattvas illuminés recherchent toujours les moyens de quitter la stupidité et l'ignorance et ne plus subir le cycle du samsara. Dans leur esprit, ils ne pensent qu'à apprendre les connaissances mondaines et extra-mondaines et écouter les enseignements sacrés, pour accroître leur sagesse, parfaire leur habileté toute spéciale à exposer la Loi, instruire tous les êtres et apporter la joie dans le monde.

Dans les sūtras, dès que l'on parle de l'ignorance, on la compare à l'obscurité, cependant que la lumière est le symbole de la sagesse. Grâce aux études et à l'écoute, la lumière de sagesse des bodhisattvas s'accroît et, tout naturellement, elle peut dissiper l'obscurité de l'ignorance. Dans le *Sūtra en quarante-deux sections*, il est dit : « Celui qui a acquis la Voie, est comme celui qui entre dans une pièce obscure en portant une torche à la main : l'obscurité disparaît alors, pour faire place à la lumière. Sur le chemin de l'apprentissage, dès que l'on entrevoit la Vérité, l'ignorance s'éclipse pour faire place à la sagesse ». La sagesse est comme un navire solidement construit, qui nous aide à traverser la vieillesse, la maladie et la mort ; comme le grand flambeau qui dissipe l'obscurité ; comme les bons remèdes qui guérissent toutes les maladies et comme la hache tranchante qui abat toutes les afflictions. L'étude bouddhiste, c'est en fait l'étude de la sagesse.

Les trois études « sans écoulement » du bouddhisme sont : la discipline, la concentration et la sagesse. Il existe trois sortes de sagesse : la sagesse acquise par l'écoute, la sagesse acquise par la réflexion et la sagesse acquise par la pratique. Le Grand maître Taixu a dit : « C'est grâce à la sagesse acquise par l'écoute que la foi est établie ; c'est grâce à la sagesse acquise par la réflexion, que l'on observe rigoureusement les préceptes et c'est grâce à la sagesse acquise par la pratique, que l'on entre en concordance avec son cœur. »

La sagesse acquise par l'écoute peut-elle nous aider à établir la foi ? : Oui ! Car, en écoutant le Dharma, on peut le comprendre et dès lors, nourrir une foi solide envers lui. Il est dit : « Le Dharma est

aussi étendu que l'océan et c'est seulement par la foi que l'on peut y pénétrer ». Pour apprendre le bouddhisme, le premier pas à franchir, c'est d'acquérir la foi et cette foi doit être établie sur la sagesse, elle-même acquise par l'écoute. Si l'on n'a jamais entendu prêcher ou si l'on n'a jamais étudié les textes canoniques, on ne comprendra jamais ce qu'est le Dharma et jamais on n'acquerra la sagesse. Il serait alors, totalement faux de parler de foi véritable.

Pourquoi est-il dit que la sagesse acquise par la réflexion peut nous encourager à observer rigoureusement les préceptes ? C'est que, de la foi reçue en écoutant le Dharma, on peut passer aux actes. Par les vérités que l'on a assimilées avec la sagesse de l'écoute, on peut chercher à comprendre l'origine de ses actes, utiliser la sagesse acquise par la réflexion, comme norme pour distinguer le bien du mal et ensuite, corriger les mauvaises habitudes de pensée et de comportement. Par les expériences et les réalisations que l'on a comprises, on acquiert des connaissances plus profondes : c'est là que réside la sagesse acquise par la réflexion. C'est une forme de sagesse qui unit le savoir et l'exercice, la théorie et la pratique, et c'est aussi la sagesse qui écarte toutes les mauvaises actions et encourage les bonnes.

Grâce à la sagesse acquise par la réflexion, on peut parfaire la Discipline.

Pourquoi est-il dit que la sagesse acquise par la pratique peut nous aider à être en concordance avec notre cœur ? : La sagesse acquise par l'écoute est une compréhension, la sagesse acquise par la réflexion est une observation et la sagesse acquise par la pratique, permet d'exercer l'esprit de concentration jusqu'à ressentir la parfaite tranquillité.

Pour accroître leur sagesse, les apprentis bodhisattvas doivent commencer par bien étudier et bien écouter. Bien étudier, c'est étudier en profondeur les trois études – Discipline, Concentration et Sagesse, ne pas avoir de préjugés d'école et ne pas s'aduler soi-même et critiquer l'autre. De nos jours, certains conseillent aux autres de ne lire que

le *Sūtra d'Amitabha* et de « laisser tomber » tous les autres. En même temps, les pratiquants de la méditation déconseillent de dicter le nom de Bouddha... L'une et l'autre attitude s'écartent vraiment du concept de « bien étudier », tel que Bouddha l'a enseigné aux bodhisattvas.

Quand je voyage à travers le monde, les gens me demandent fréquemment à quelle école j'appartiens. Il m'est bien difficile de leur répondre car, pourquoi faudrait-il absolument observer le Dharma à travers le prisme d'une école ? Le Dharma est un ensemble insécable : « Les doctrines dharmiques sont infinies, j'émets le vœu de les étudier toutes »... A diviser son étude, on ne peut se sentir satisfait !

Les bodhisattvas doivent approfondir le Tripitaka, mais ils doivent en outre écouter le juste Dharma, car l'ouïe est le sens le plus profitable. Il est dit dans le *Surangāma-sūtra* que le Bodhisattva Avalokiteśvara possède l'ouïe omniprésente et l'ouïe est supérieure à la vue, pour trois raisons :

1. Elle est sans entrave : Quand s'interpose un obstacle, on ne voit plus, mais on entend toujours.
2. Elle est omnidirectionnelle : l'œil ne voit que ce qui se trouve devant lui, tandis que l'oreille peut entendre les sons venus de toutes les directions.
3. Elle est permanente : Les histoires du passé se transmettent au présent, et celles du présent se transmettent au futur, grâce à l'écoute.

Quand on pratique le bouddhisme, il est important de tout examiner, mais écouter est aussi très important !

Un bodhisattva qui veut aider autrui tout en s'aidant lui-même, cultive ses connaissances en étudiant et en écoutant. Quand il fait croître sa sagesse, son objectif n'est pas uniquement de chercher sa propre libération, mais de « ***parfaire son habileté à manier la parole, instruire et civiliser tous les êtres, pour leur faire connaître la grande joie*** ».

Si l'on veut prêcher le dharma, le plus important est de savoir manier la parole. « Savoir manier la parole » ne veut pas dire savoir argumenter avec une intelligence mondaine, ce qui, en fait, tendrait à laisser l'adversaire sans réponse, grâce à un discours fallacieux. L'art que parfait le bodhisattva, est façonné par la sagesse acquise par l'écoute, la réflexion et la pratique.

Il ne faut pas confondre l'art de manier la parole avec le bavardage. Un bavard n'attire pas la sympathie des gens, qui au contraire, éprouvent pour lui de l'aversion.

Socrate, le grand philosophe, avait créé une école pour apprendre aux jeunes l'art du discours et il en avait fixé le tarif à dix drachmes par séance. Un jour, s'inscrivit un jeune qui, après avoir payé, se mit à énumérer les raisons qui l'avaient poussé à s'inscrire à ce cours, les avantages qu'il comptait en tirer, etc. Quand il eut enfin terminé son exposé, Socrate lui demanda dix pièces supplémentaires. Mécontent, le jeune lui dit : « Vous demandez dix pièces à tout le monde, pourquoi m'en réclamez-vous dix de plus ? »

Calmement, Socrate lui répondit :

« J'ai demandé dix pièces aux autres, car je me contente de leur apprendre à bien parler. Je te demande le double parce que, non seulement je dois t'apprendre comment discourir, mais je dois encore t'apprendre à te taire ! »

Dans le *Vimalakīrti-sūtra*, il est conté que, lorsque le vieux Vimalakīrti tomba malade, de nombreux bodhisattvas et arhats vinrent lui rendre visite. Autour du lit du malade, ils argumentèrent longuement à propos de la théorie de la non-dualité... Quand les trente-et-un bodhisattvas eurent exposé leurs idées, le vieux Vimalakīrti s'adressa au Bodhisattva Manjusri :

« Qu'est-ce que la non-dualité pour le bodhisattva ? »

« Selon moi et d'après tous les dharmas, c'est : « sans mot, sans parole, sans indication, sans connaissance et sans réponse ». Voilà le principe de la non-dualité. »

Après avoir ainsi répondu, Manjusri revint vers Vimalakirti :

« Nous avons tous donné notre réponse. A vous de parler maintenant : Qu'est-ce que le principe de la non-dualité pour le bodhisattva ? »

Et Vimalakirti ne dit pas un mot...

Quelle habileté ! S'exprimer par le silence ! Quel merveilleux talent pour manier la parole !

Et Manjusri s'exclama : « Bien ! Bien ! Ainsi, l'absence de mots et de paroles est le véritable principe de la non-dualité ! » Car le silence est le plus noble état de la parole.

Dans le *Mahā-prajñā-sūtra*, il est conté qu'un jour, l'honorable Subhuti, expert en Vacuité, méditait dans la forêt. Soudain, il se rendit compte que, dans le ciel, un *deva* éparpillait des pétales de fleurs multicolores, qui venaient se poser sur son corps. Alors, il demanda :

- Qui est en train d'éparpiller des fleurs ?

- Honorable ! C'est moi : *Śakra*⁵. Vous savez si bien parler de la doctrine du prajñā et de la vacuité, que je suis venu tout spécialement éparpiller des pétales de fleurs pour vous en faire offrande.

- Je ne fais que méditer, je n'ai rien dit.

- C'est vrai : vous n'avez rien dit et, moi non plus, je n'ai rien entendu.

- Alors, pourquoi éparpillez-vous les pétales de fleurs ?

- Sans entendre et sans dire : c'est vraiment entendre et vraiment dire.

Ainsi, pouvons-nous comprendre que le bodhisattva qui a parfait l'art de manier la parole, n'est pas quelqu'un qui passe toute la journée à conter ses exploits. Subhuti n'avait pas dit un mot et pourtant, *Śakra* le loua : Dire sans user de la parole, tel est l'art véritable.

5. Le seigneur des Trente-trois-cieux.

Il existe quatre sortes d'art du discours :

1. Sans entraves dharmiques : le Dharma contenu dans les mots et les phrases prêchés est sans entraves.
2. Sans entraves théoriques : les doctrines dans le dharma prêché sont sans faute aucune.
3. Sans entraves littéraires : les locutions utilisées sont fluides et libres.
4. Avec plaisir et sans entraves : ayant acquis la sagesse des trois arts précédents, il nous devient possible de parler librement et avec plaisir, à tous les êtres.

A part celui de l'art de manier la parole sans rien dire, existent aussi d'autres exemples d'art discursif :

Celui du Grand maître Zhiyi⁶, qui prit trois mois pour commenter le mot « merveilleux » du *Sūtra du Lotus – le merveilleux dharma*.

Lorsque, sur le Mont Huqiu de Suzhou, le rocher fit un signe de tête, quand le Grand maître Daosheng prononça son prêche.

Sans oublier Avalokiteśvara, qui employait dix-neuf langues pour s'adresser aux trente-trois catégories d'êtres, ou Maître An Shigao, le traducteur de ce sūtra, qui comprenait le langage des oiseaux et des fauves...

Ceux qui peuvent acquérir une semblable virtuosité dans l'art de manier la parole, peuvent instruire et aider tous les êtres.

Instruire et éduquer les êtres, a pour but ultime de leur apporter la grande joie. Mais la grande joie dont il est ici question, n'est pas celle des désirs mondains et n'a pas pour but de satisfaire ton avidité en t'offrant alcool et cigarettes, en échange de ton engagement. Quand, dans ce chapitre, on dit « ***pour leur faire connaître la grande joie*** », cela signifie : aider tous les êtres des neuf *dharmadhatu* à s'éloigner de la stupidité et de l'ignorance, à s'échapper du cycle de samsara et de la souffrance des trois mondes, et à réaliser la grande et parfaite joie du nirvana.

6. Le fondateur de l'école Tiantai.

Lecture 7

Le dana est le moyen fondamental pour aider autrui

Sixième prise de conscience : Réaliser que la pauvreté et la misère sont sources de haine et de ressentiment, qui engendrent de mauvaises affinités et conduisent à des situations malheureuses. Les bodhisattvas pratiquent le dana, ils traitent de manière égale les ennemis et les proches, ils ne pensent pas aux rancunes passées, ni ne détestent les méchants.

Pour commenter ce paragraphe, nous devons d'abord comprendre le point de vue du bouddhisme à propos des concepts mondains de richesse et de pauvreté.

Dans ce monde, les riches habitent de grands immeubles luxueux et se régalent de mets exquis et savoureux, pendant que certains pauvres ne possèdent même pas une chaumière pour s'abriter et peinent à se procurer leurs trois repas quotidiens. Cependant, avec de la chance, les pauvres peuvent devenir riches et par malchance, les riches peuvent devenir des mendiants. Ainsi, dans le monde, les pauvres peuvent ne pas le rester et les riches ne sont pas non plus assurés de conserver leur train de vie. La pauvreté a pour causes l'avarice et l'avidité, cependant que la richesse, elle, s'obtient grâce à l'équanimité.

Pour le bouddhisme, on n'appelle pas « pauvre », celui qui n'a pas d'argent, ni « riche », celui qui en possède beaucoup. Pour le bouddhisme, le qualificatif « pauvre » ne désigne pas spécifiquement celui qui ne possède ni or, ni argent ni trésors et réciproquement, même si ta fortune entassée est haute comme une montagne, le bouddhisme te dira « pauvre », si tu es sans vertu, sans études, sans bonheur et sans sagesse.

Dans ce monde, nombreux sont ceux qui nagent dans l'argent mais ne savent pas comment l'utiliser ; bien au contraire, ils se laissent manipuler par l'argent. Pour l'argent, ils sont prêts à toutes les corruptions et actions illégales car ils ne possèdent pas la sagesse nécessaire pour le consacrer à des activités utiles. Ceux-là ne sont donc que de pauvres gens.

Les gens pauvres nourrissent facilement de la haine et du ressentiment. Parce qu'ils se sentent miséreux et sont désespérés, ils récriminent souvent contre le ciel et s'en prennent aux hommes car ils sont jaloux de leur richesse et de leur érudition, ils en veulent à leur notoriété et à leur fortune, au point de chercher les moyens de leur nuire. Ils engendrent ainsi toutes sortes de karmas malsains et d'affinités fâcheuses.

Les pauvres sont souvent pleins de haine et de ressentiment :

1. Ils récriminent contre le ciel : ils maudissent les bodhisattvas qui, à leurs yeux, ne les protègent pas, et disent des dieux qu'ils sont aveugles. Certains, qui ne pensent qu'aux profits et à l'argent, ne peuvent résister aux tentations des religions perverses et en arrivent même à vendre l'autel de leurs ancêtres !
2. Ils font des reproches à la Terre entière : Déçus de tout, ils s'en prennent à la société, au gouvernement, au système...
3. Ils en veulent à leurs proches : beaucoup reportent la responsabilité de leurs échecs sur les autres et retournent leur colère contre leur femme et leurs enfants.

4. Ils renient leurs maîtres et amis : Souvent, ceux qui ont perdu leur travail, ne se remettent pas en question. Pour eux, ce sont les autres qui ne veulent pas les aider.

Tous ces ressentiments et ces haines causés par la pauvreté sont causes de souffrances, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leur entourage.

Si l'on ne connaît pas l'aisance matérielle mais que l'on possède une certaine culture spirituelle, on se sentira heureux même en menant une vie très sobre. Les gens qui ne possèdent pas d'argent, mais sont riches de sagesse et de vertu, ne sont pas de pauvres gens et ne maugréent pas contre le ciel et la terre. Yan Hui, disciple de Confucius, était si pauvre qu'il mangeait son riz dans une louche faite d'une moitié de calebasse et buvait à une gourde. Tous les gens avaient pitié de lui et pourtant, il se sentait toujours heureux. Il ne faut pas mesurer la pauvreté à l'aune de la situation économique : Les lettrés retirés dans les montagnes ou les ascètes dans les vieilles pagodes, ne possèdent pas de biens matériels, mais leur fortune spirituelle est bien plus grande que celle des autres.

Souvent, les pauvres ne savent pas cultiver les vertus et ne pensent qu'à l'argent. En réalité, même si le Génie de la fortune aime marcher à tes côtés, tu dois savoir que derrière lui, il y a toujours le pauvre diable qui le suit. Dans le monde, il n'y a pas de richesse assurée pour des millénaires : si le génie de la fortune te donne de l'argent, le pauvre diable va le dépenser pour toi. De même, celui qui a de l'argent, mais pas de vertu, n'est jamais satisfait de ce qu'il possède. Il se sent toujours malheureux et pauvre et en conçoit toujours plus de haine. C'est ainsi que tant de gens, riches mais insatisfaits, contractent des karmas malsains et nouent des relations fâcheuses.

Les pratiquants de la Voie du bodhisattva, qu'ils soient riches ou pauvres, ne récriminent pas contre le ciel, ni ne s'en prennent aux hommes. Au contraire, les bodhisattvas sont prêts à offrir tout ce qu'ils ont, aux autres.

Le *dana* est le meilleur moyen de s'enrichir. La plupart des gens pensent que « *dana* » signifie « donner aux autres ». S'il en est ainsi, comment s'enrichir ? En fait, l'explication est très simple : Quand on travaille dans les champs, si l'on ne sème pas, comment peut-on espérer récolter ? Sans créer les causes (*dana*), comment obtenir les effets (la fortune) ?

Les trente-deux marques physiques et les quatre-vingts caractéristiques des bouddhas et bodhisattvas, sont obtenues grâce à l'accumulation de leur pratique du *dana*, durant des kalpas. Les pratiquants du Mahayana exercent les six paramitas et le *dana* est le premier d'entre eux. Notre bodhicitta, notre bienveillance et notre compassion, doivent être cultivés à partir des actes de *dana*.

Jadis, une femme pauvre se plaignait de sa misérable condition devant l'honorable Mahā-Kātyāyana. Celui-ci lui dit : « Madame ! Si c'est de la pauvreté que vous souffrez, ne soyez plus triste ! Je vais vous indiquer un moyen de vous en sortir : vous pouvez revendre votre pauvreté ! »

« On peut revendre sa pauvreté aux autres ? » sursauta la femme... et elle demanda : « Qui refuserait de revendre sa pauvreté ? Ainsi, il n'y aurait plus de pauvres dans le monde. Mais, qui voudrait acheter la pauvreté ? »

« Vous pouvez me la revendre à moi ! » répondit Mahā-Kātyāyana.

« On peut revendre sa pauvreté et vous, vous voulez l'acheter. Bien ! Mais voilà : je ne connais pas la manière de vendre la pauvreté ».

« Il vous suffit de pratiquer le *dana* ! », expliqua Mahā-Kātyāyana, « Vous devez savoir que la richesse et la pauvreté ont leurs propres affinités. Les pauvres sont pauvres parce qu'ils n'ont pas exercé le *dana* durant leurs vies antérieures et les riches sont riches, grâce au *dana* qu'ils ont cultivé. C'est pourquoi, le *dana* est le meilleur moyen de vendre la pauvreté et d'acheter la richesse. »

Après avoir entendu ces mots, la sagesse de la pauvre s'épanouit, car elle avait enfin compris comment s'enrichir et aussi comment pratiquer la Voie du bodhisattva.

Certains vont se dire : « Il est facile de pratiquer le *dana* quand on est riche, mais cette femme qui était si pauvre, que pouvait-elle donner ? »

En fait, il n'est pas facile de donner ce que l'on a, et beaucoup ont peur de ceux qui les sollicitent pour un don. Mais donner de l'argent ou des objets matériels ne représente pas l'intégralité du *dana* car, sans rien posséder, on peut toujours le pratiquer avec un mot gentil comme « Bonjour ! », ou « Avez-vous mangé ? », « Vous êtes arrivé au bon moment ! », « Merci ! », « Veuillez-vous asseoir ! », « Amitabha ! »... Si ces mots sont toujours au bout de votre langue, non seulement ils vous permettent de nouer de bonnes relations, mais de plus, vous êtes en train d'exercer « le *dana* de la parole ».

Face aux autres, si l'on est toujours souriant et aimable, ce sera « le *dana* de la physionomie » ; guider quelqu'un pour qu'il retrouve son chemin, aider quelqu'un à porter des choses lourdes ou autre chose, c'est « le *dana* de l'action » ; avoir pitié des gens en difficulté ou être heureux en voyant l'autre faire une bonne action, c'est « le *dana* de la pensée ».

Ces *dana* sont à la portée de tous. Le Dharma n'est pas un article de luxe : il n'appartient pas à la noblesse seule, mais à tout le monde. Tous les hommes peuvent le pratiquer à leur guise.

Dans les sūtras, on distingue le *dana* matériel, le *dana* dharmique et le *dana* sans crainte. Le *dana* matériel est l'action d'offrir les objets matériels nécessaires à la vie quotidienne ; le *dana* dharmique consiste à instruire autrui par les connaissances, les techniques et les doctrines dharmiques et le *dana* sans crainte, c'est défendre la justice en combattant la violence sociale et en apportant à autrui, la consolation spirituelle.

Pratiquer le *dana* est facile, mais le faire de manière totalement désintéressée est plus difficile. Généralement, quand les gens donnent, ils attendent que les autres les remercient ou leur fassent des éloges ; ou ils se sentent très fiers d'être donateurs, ou bien ils manquent d'égards envers ceux qui reçoivent. Pratiquer le *dana* de cette façon, n'est qu'une bonne action mondaine et ce n'est pas ainsi que pratiquent les bodhisattvas. Dans le *dana* bouddhiste :

1. Il n'y a pas : le moi qui donne ;
2. Il n'y a pas : l'autre qui reçoit ;
3. Il n'y a pas : l'objet du don.

Dans le bouddhisme, il faut pratiquer le *dana* sans y penser et réaliser les mérites et vertus sans penser aux mérites et vertus. En réalité, si tu ne penses pas aux mérites, les mérites deviennent encore plus grands. Comme le dit le proverbe chinois : « Intentionnellement, on cultive des plantes, mais elles ne fleurissent pas ; par inadvertance, on plante une tige de saule en terre et elle devient un grand arbre, donnant une ombre généreuse. »

Faire des dons à ses amis ou ses proches est chose aisée, mais donner à ses ennemis est beaucoup plus difficile. En donnant à ceux que l'on aime, on a le plaisir d'exprimer son amour et sa gentillesse, mais c'est en donnant à ceux que l'on n'aime pas que l'on effectue une véritable action de *dana*. C'est pourquoi, les bodhisattvas « **traitent de manière égale les ennemis et les proches** ». Pourvu que quelqu'un soit dans le besoin, ils lui donnent équitablement.

Si quelqu'un nous a fait du mal dans le passé et qu'il soit dans le besoin actuellement, il nous est difficile de l'aider immédiatement car notre bienveillance et notre compassion ne sont pas encore suffisamment cultivées.

Voilà qui me rappelle la noblesse d'esprit de Maître Cihang.

Un jour, Maître Cihang m'a raconté une histoire qu'il avait personnellement vécue :

Quand il était responsable de l'intendance à Gushan, il avait, un jour, oublié de se munir de papier-toilette. Alors, il en demanda à celui qui se trouvait dans la toilette d'à côté. Ce dernier était un vicieux, qui lui donna du papier usagé...

N'importe qui se serait certainement mis très en colère, mais le vieux maître Cihang ne dit rien et la chose se termina ainsi.

Un peu plus tard, Maître Cihang était en train de déménager, quand ce même rustre survint. Maître Cihang lui dit : « Vous arrivez à temps. Voudriez-vous surveiller mes affaires ? Je vais d'abord porter cette couette et je reviens ». Quand il revint, il s'aperçut qu'une soixantaine des cent pièces de monnaie qui étaient dans son tiroir, avaient disparu. Sur le moment, il envisagea de dénoncer le voleur mais, en y réfléchissant, il se dit que cela pourrait nuire à son honneur. Or, si l'argent perdu peut se regagner, l'honneur sali n'est pas facile à restaurer...

Maître Cihang fit donc semblant de ne s'être aperçu de rien.

Un peu plus tard, l'autre lui demanda congé. Maître Cihang lui tendit quinze pièces de monnaie qu'il refusa. Alors, Maître Cihang lui dit : « Dans la vie, il faut s'entraider ; j'occupe maintenant le poste d'intendant et je reçois vingt pièces tous les mois. Prenez-les. » Alors, l'autre, finalement, les prit.

A la pagode, tous se demandèrent comment ce malappris pouvait soudainement posséder tant d'argent ; lui disait que c'était Maître Cihang qui le lui avait donné. Certains s'en furent demander confirmation à Maître Cihang, mais ce dernier ne dévoila jamais la vérité.

Ce comportement résumé par la sentence : « *...ne pensent pas aux rancunes du passé, ni ne détestent les méchants ...* » ne peut être réalisé qu'en application du concept : « *...(ils) traitent de manière égale les ennemis et les proches...* » des bodhisattvas. Quelle noblesse d'esprit !

Maître Cihang me dit aussi, qu'antérieurement, il était de santé fragile, mais que, depuis cet épisode, il était devenu de plus et plus robuste.

Un pratiquant bouddhiste ne doit pas garder les rancunes de la veille. « Mieux vaut être offensé que se montrer ingrat envers les autres ». Si quelqu'un est injuste envers toi, pardonne-lui et donne-lui l'occasion de se repentir et de se corriger. Convertir les méchants, c'est véritablement aider les êtres.

« **Ne pas penser aux rancunes du passé** » et ne pas se venger, sont des actes que beaucoup de gens cultivés peuvent réaliser. Mais « **ne pas détester les méchants** » est plus difficile. Pour pouvoir « **traiter de manière égale les ennemis et les proches** », il faut absolument avoir le cœur des bodhisattvas. Il faut comprendre que la haine engendre la haine : tu détestes l'autre et lui-aussi, va te détester. Il est préférable de dénouer les oppositions que de contracter des inimitiés et, si tu lui pardones, lui aussi, va te pardonner.

L'homme ne peut vivre seul : en traitant avec amour ceux que l'on aime et, avec le même amour, ceux que l'on n'aime pas, on parviendra finalement, comme les bodhisattvas, à les traiter tous de manière égale.

Du temps de Bouddha, Devadatta tenta, à maintes reprises, de lui nuire : il ourdit des complots d'assassinat et diffusa des rumeurs mensongères sur la personne de Bouddha. Mais, ce dernier ne se vengea pas. Au contraire, il répétait souvent : « Devadatta est aussi un facteur a *contrario* de mes progrès ; Devadatta est aussi mon *Kalyāṇamitra* ! » C'est parce que Bouddha possédait la bienveillance et la compassion capables d'embrasser ciel et terre, qu'il pouvait considérer un ennemi comme un *Kalyāṇamitra* et lui pardonner.

Le monde *Saha* est un monde néfaste, cinq fois corrompu et rempli de facteurs de contre-progrès. Pratiquer le Dharma dans des conditions défavorables permet de réussir rapidement. Dans les pays démocratiques du monde actuel, c'est grâce à l'existence d'un parti d'opposition, que la politique n'est pas monopolisée. Pendant la pratique, ce n'est pas un malheur que de subir des sabotages car ils peuvent, au contraire, nous aider à réussir plus rapidement !

Sans l'obscurité, on n'apprécie pas la lumière ; sans le mal, on ne voit pas le bien. Le *kleśa*, c'est le *Bodhi* : les pratiquants du Mahayana ne condamnent pas les méchants et ne craignent pas les afflictions. Il suffit de cultiver le concept de « traiter sur un plan d'égalité les ennemis et les proches ». Les rancunes du passé sont nos grâces, les méchants sont nos *Kalyāṇamitra*... Quand les nuages noirs sont chassés, le soleil rayonnant apparaît.

Lecture 8

L'observation des préceptes est la base du contrôle des désirs

Septième prise de conscience : Comprendre que les Cinq Désirs sont sources de fautes et de malheurs. Bien que les bodhisattvas soient des hommes issus du commun, ils ne s'enchaînent pas aux plaisirs mondains, mais pensent toujours aux trois tenues de préceptes, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques. Ils aspirent à la vie monastique et préservent la Voie avec un cœur pur. Ils cultivent une pure et noble conduite et traitent tous les êtres avec bienveillance et compassion.

Dans la deuxième réalisation, il est dit que « les désirs excessifs sont les causes de la souffrance », et l'on y propose le moyen de soigner les désirs excessifs par : « avoir moins de désirs et ne pas agir ». Dans ce chapitre, il est question des fautes et malheurs créés par les cinq désirs : on nous y explique qu'en observant les préceptes et en cultivant une conduite pure et noble, on pourra contrôler ces désirs.

Les hommes ordinaires ne possèdent pas la sagesse : ils croient que la convoitise des cinq désirs est source de joie. Les bodhisattvas illuminés, eux, comprennent que la convoitise des cinq désirs peut entraîner des péchés et même le malheur de sombrer dans le cycle du samsara.

On distingue les cinq désirs tels que les conçoivent les hommes ordinaires et les cinq, que le bouddhisme identifie.

Les cinq désirs du monde sont :

1. La richesse : Or, argent et objets précieux.
2. La volupté : l'amour sexuel.
3. L'honneur : la réputation.
4. La gourmandise : les mets recherchés et savoureux.
5. Le sommeil : la paresse et l'indolence.

Les cinq désirs du bouddhisme sont :

1. La forme : les belles apparences extérieures.
2. Le son : les sons attirants.
3. Le parfum : les odeurs agréables.
4. Le goût : les saveurs délicieuses.
5. Le toucher : les contacts agréables.

On ne peut nier totalement le plaisir que procurent les cinq désirs car, avec les expériences des organes de perception de chaque homme, les cinq désirs peuvent effectivement apporter des jouissances temporaires qui nous égarent, nous enivrent insensiblement et nous entraînent à devenir leurs esclaves, jusqu'à nous rendre la vie de plus en plus contraignante.

Ainsi, la richesse est normalement faite pour s'en servir mais être riche, ne veut pas nécessairement dire vivre dans le bonheur. Les exemples fourmillent de gens qui meurent à cause de l'argent : il y a quelques années, Wang Zhen a assassiné son ami banquier Zhang Changnian et dépecé son corps. N'était-ce pas à cause de l'argent ?

Dans la mentalité des hommes actuels, l'amour exerce un énorme pouvoir démoniaque. Les médias relatent sans cesse des affaires judiciaires d'origine passionnelle. Les misérables conséquences du désir

sexuel ne sont-elles pas une manière de s'entraver soi-même en tissant ses propres liens?

Aimer la notoriété n'est pas obligatoirement une mauvaise chose. Cependant, à chaque élection, et pour se disputer les votes, on ne se gêne pas pour s'attaquer et s'accuser l'un l'autre. Un proverbe dit : « Plus l'arbre est grand, plus il attire le vent ; plus la réputation est grande, plus elle suscite la jalousie », ou encore : « Plus on s'élève, plus dure sera la chute », Yuan Shikai n'a-t-il pas été rejeté avec mépris par les générations ultérieures à cause de son attachement excessif à la célébrité ?

Sans nourriture, l'homme ne peut survivre ; cependant, trop manger peut entraîner toutes sortes de désordres physiologiques et causer notre malheur. Certains s'empoisonnent en mangeant et les guerres dans le monde ont souvent eu pour origines, la recherche et la conquête des terres cultivables. Toute sa vie, l'homme se mesure avec les autres et s'acharne à travailler, en grande partie pour se procurer sa nourriture.

Des périodes de sommeil convenables sont nécessaires, mais trop dormir nous rend paresseux et indolent. Avec huit heures de sommeil par jour, ne passons-nous pas le tiers de notre vie à dormir ? De nombreuses affaires importantes ne périssent-elles pas à cause d'un sommeil excessif ?

Qu'il s'agisse de richesses, de volupté, d'honneurs, de nourriture, de sommeil, ou de forme, de son, de parfum, de goût ou de toucher, les désirs ne sont pas nécessairement mauvais, et mener une vie motivée par des désirs raisonnables, n'est pas condamnable. En fait, ce ne sont que des actes et non des désirs qui peuvent entraver la pratique de la Voie. Cependant, si on lâche la bride à ses passions, ce pourra être une cause de péchés irrémédiables : « La richesse, la volupté, l'honneur, la gourmandise, et le sommeil, sont les cinq portes d'entrée de l'enfer ». Celui qui lâche la bride à ses passions devrait bien réfléchir à cette maxime !

Si la vie mondaine ne peut ignorer les cinq désirs, pourquoi dans le sūtra, Bouddha dit-il que « *les Cinq Désirs sont sources de fautes et de malheurs* » ?

La convoitise des cinq désirs peut entraîner de nombreuses fautes : disputes, meurtres, complots, mensonges, etc. Les cinq désirs ressemblent au miel collé sur la lame du couteau : il est loin de suffire pour un repas, mais l'enfant ne se rend pas compte de sa dangerosité et, en léchant le couteau, il se blesse la langue. Les adeptes laïques ne sont pas en mesure d'éliminer totalement les cinq désirs, mais, il suffit qu'ils « *ne s'attachent pas aux plaisirs mondains* ».

Vimalakirti, bouddhiste laïque pratiquant, originaire de Vaśali, était un notable qui « vivait à la maison, mais restait à l'écart des trois mondes ». Il avait femme et enfants et était un modèle de fidélité conjugale. Dans le *Vimalakirti-sūtra*, il est dit qu'« il comprenait les sciences mondaines et transcendantes et les pratiques ésotériques, mais prenait toujours plaisir aux délices du Dharma ». Dans ce même sūtra, on peut également lire : « Afin d'éliminer les maladies dues aux passions de tous les êtres vivants, il faut concevoir l'esprit insurpassable, l'illumination parfaite ». Quand on vit dans le monde des cinq désirs, il faut chercher avec ardeur à développer un autre lieu des délices de la vie. Or, ce paradis n'a, en fait, jamais quitté le monde et la foule : Pourvu qu'on n'y subisse pas les tentations et les entraves des cinq désirs, il n'y a aucun problème à y vivre.

Comme on peut le voir, Vimalakirti avait une vision pleinement optimiste du monde et de la vie réelle ; C'est vraiment un exemple pour les bouddhistes pratiquants laïques.

Vivre au sein du monde des désirs et ne pas se laisser tenter, n'est pas chose facile. Pourtant, si l'on veut pratiquer la Voie du bodhisattva, il faut faire tout son possible pour s'éloigner des cinq désirs. En réalité, il suffit de remplacer les plaisirs mondains par la joie dharmique

et la convoitise par la pratique... Alors, la vie deviendra tout naturellement parfaite et insouciante.

Il existe deux manières de pratiquer pour vaincre les cinq désirs : celle des disciples laïques et celle des disciples monastiques.

Les disciples laïques qui ne veulent pas être ravagés par le torrent des cinq désirs, doivent, à tout le moins, observer les cinq préceptes, c'est à dire :

1. Ne pas tuer et cultiver la bonté ;
2. Ne pas voler et être loyal ;
3. Ne pas se mal conduire et respecter autrui ;
4. Ne pas mentir et être honnête ;
5. Ne pas s'enivrer et savoir garder l'esprit clair.

Les cinq préceptes sont les principes de base pour tout homme qui se respecte. Il est dit : « Réussir l'homme, c'est réussir le bouddha », si l'on réussit à vivre en homme digne, on pourra tout naturellement acquérir la Voie.

Réussir l'homme n'est pas non plus chose facile. Diogène de Sinope errait dans Athènes, avec, en plein jour, une lanterne à la main. Quand on lui demandait des explications, il répondait : « Je cherche un homme », ce qui signifiait : « Je veux voir s'il existe un homme digne de ce nom, en ce monde ». Actuellement encore, il est vrai que les hommes qui observent les cinq préceptes sont vraiment rares, comme le sont également les hommes bien équilibrés.

Dès que l'on parle d'observer les préceptes, les apprentis bouddhistes s'inquiètent : ils craignent qu'« observer les préceptes », signifie ne pas pouvoir faire ceci ou cela et que ce serait donc trop contraignant. En réalité, le seul but des préceptes est de se prémunir contre les actions malsaines, ce qui ne constitue pas une contrainte mais bien une totale liberté pour tous. L'observation des préceptes a pour but de régler notre comportement physique et spirituel, afin de ne pas offenser autrui et de vivre en paix avec lui.

Car enfin : tuer, c'est porter atteinte à la liberté de vivre de l'autre ; voler, c'est porter atteinte à la sécurité des biens d'autrui ; se mal conduire sexuellement, c'est perturber l'harmonie de la vie familiale ; mentir, c'est vouloir berner la confiance des autres ; consommer de l'alcool, c'est faire du tort à sa propre santé...

Si certains croupissent en prison, c'est parce qu'ils ont transgressé les cinq préceptes : Tuer, blesser, défigurer... sont des actes qui vont à l'encontre du précepte de ne pas attenter à la vie d'autrui ; la corruption, l'accaparement, le vol, le racket, l'attaque à main armée, le kidnapping... font fi du précepte qui interdit le vol ; le viol, le proxénétisme, la polygamie, l'exhibition sexuelle... vont à l'encontre du précepte de ne pas se mal conduire sexuellement ; l'escroquerie, l'incitation à la faute, l'accusation mensongère, l'atteinte à l'honneur d'autrui, les commérages... vont à l'encontre du précepte de ne pas mentir.

Ainsi, pour être un homme digne de ce nom, l'observation des préceptes est indispensable. Le torrent des cinq désirs cause facilement des inondations mais, avec l'observation des préceptes en guise de barrage, il devient possible d'éviter ces désastres.

Dans le sūtra, il est dit : « *il faut toujours penser aux trois tenues de préceptes, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques, aspirer à la vie monastique, et préserver la Voie avec un cœur pur* ». L'objectif est d'encourager les adeptes laïques à admirer et envier la vie tranquille et pure des monastiques, en pensant souvent aux trois habits, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques. De cette manière, ils pourront se détacher des entraves des cinq désirs et maintenir l'intégrité de leur personnalité.

Les trois habits de préceptes, le bol d'aumône et les instruments dharmiques, sont les marques spécifiques, les objets symboliques des monastiques. Les trois habits sont ce que l'on appelle généralement les

kesa, qui comprennent : le *saṃvghātī* : habit de cérémonie ; l'*uttarā-savga* : tenue de sortie ordinaire et l'*antarvāsaka* : habit de base pouvant servir de tenue de nuit. Le bol d'aumône se dit *pātra* en Sanskrit et *Yingliangqi* en chinois, ce qui signifie : « ustensile de capacité appropriée », rappelant au porteur du bol, l'esprit de maîtrise et de respect de soi. Les instruments dharmiques sont les accessoires utilisés dans les services religieux : tambour, conque, lampe, bannière... et aussi, poisson de bois, gong, cloche, cymbales, etc.

Les trois habits, le bol d'aumône et les instruments dharmiques, représentent la pureté du Sangha et la personnalité du pratiquant. L'empereur Shunzhi de la Dynastie Qing, a écrit un poème pour faire l'éloge des bols d'aumône et des kesa et, plus généralement, de la communauté monastique :

*Le riz dans les monastères s'entasse en monceaux,
Quand les bols sont tendus, les offrandes se suivent sans
faiblir,
L'or et le jade ne sont pas vraiment précieux,
Seul le kesa à l'épaule, est difficile à obtenir.*

Les gens sont souvent ingrats, rancuniers et oublieux des bienfaits reçus : A celui-ci, tu auras accordé cent ou mille fois ce qu'il demandait, mais si tu lui refuses une fois, il t'en tiendra rancune. Voilà pourquoi Bouddha conseille aux disciples laïques de toujours penser aux trois habits, au bol d'aumône et aux instruments dharmiques et d'oublier les défauts des autres.

Pour pratiquer, il n'est pas absolument nécessaire d'entrer dans les Ordres : on peut aussi pratiquer la Voie en restant chez soi. Le notable Vimalakīrti, et Mme Mālyāsī étaient tous deux des bodhisattvas laïques. Manjusri et Samantabhadra apparaissent aussi sous l'apparence de bodhisattvas laïques instruisant les êtres ; seul Ksitigarbha

se présente sous une apparence monastique. Les bodhisattvas ne se distinguent pas entre monastiques ou laïques : c'est leur résolution qui détermine le degré de leur pratique et il existe quatre formes de renonciation au monde :

1. Leur corps et leur cœur ont tous les deux renoncé au monde : ce sont les bhiksus et bhiksunis, qui ne s'attachent plus aux circonstances extérieures du monde des désirs.
2. Leur corps reste dans le monde mais leur cœur y a renoncé : ce sont les pratiquants laïques, qui vivent sans attachement aux désirs.
3. Leur corps a renoncé au monde mais non leur cœur : ce sont les monastiques, qui portent le kesa, tout en restant attachés aux désirs mondains.
4. Ni leur corps ni leur cœur n'a renoncé au monde : ce sont les gens ordinaires, qui restent profondément attachés aux désirs mondains.

Quel que soit le point de vue, un pratiquant monastique et un laïque ne sont pas différents : il suffit d'« *aspirer à la vie monastique* », c'est-à-dire de renoncer, dans son cœur, au monde. L'empereur Taizong, de la Dynastie Tang, disait : « Renoncer au monde est affaire de noble conscience : Etre général ou ministre ne suffit pas pour y prétendre ». Si l'on n'est pas capable d'être un bhiksu qui s'efforce de prêcher le Dharma et de faire bénéficier les êtres, autant rester à la maison et être, au moins, un laïc protecteur du Dharma !

Malheureusement, de nos jours, les pratiquants monastiques ne ressemblent plus à des pratiquants monastiques et les pratiquants laïques ne ressemblent plus à des pratiquants laïques. Quel malheur ! Les monastiques convoitent les richesses, les dignités, la gloire et la prospérité sociales et veulent mener une vie mondaine. Quant aux laïcs, ils cherchent à contrôler le Sangha et à s'assurer la gestion des

temples et des pagodes. Ces deux attitudes sont totalement incorrectes et il nous reste à souhaiter que, dorénavant, les bodhisattvas laïques soutiennent les Trois Joyaux et observent le Dharma, participent avec enthousiasme aux œuvres caritatives de la société et ne se disputent plus avec les bhiksus, à propos des droits sur les biens religieux. Il nous reste à souhaiter de même, que les monastiques soient fermes dans la foi des Trois Joyaux et du Dharma et approfondissent leurs connaissances, afin de guider les disciples laïques dans le développement des activités éducatives, culturelles et caritatives ! Ce serait une chance pour le bouddhisme ! Ce serait une chance inespérée pour les êtres !

Dans ce paragraphe, Bouddha conseille aux pratiquants laïques d' « *aspirer à la vie monastique, et de préserver la Voie avec un cœur pur* » et aux pratiquants monastiques de « *cultiver la conduite pure et noble, et de traiter tous les êtres avec bienveillance et compassion* ». Ne pas commettre de fautes et ne pas s'attacher aux désirs : voilà ce qu'est la conduite pure. Les hommes bienveillants peuvent apporter la joie aux autres, les hommes compatissants peuvent soulager leurs souffrances. Les pratiquants monastiques doivent cultiver une conduite pure et noble de manière de plus en plus affirmée, se servir de la bienveillance et de la compassion du non-moi pour traiter tous les êtres et semer les bienfaits à travers le monde entier !

Lecture 9

L'esprit Mahayana est la base de la bienfaisance universelle

Huitième prise de conscience : Se rendre compte que le samsara est comme un brasier qui enflamme nos corps et nos cœurs et nous cause d'innombrables souffrances et afflictions. Les bodhisattvas prennent la résolution de pratiquer l'esprit Mahayana pour aider tous les êtres. Ils veulent prendre sur eux leurs souffrances, afin que tous les êtres puissent obtenir la joie ultime.

Ce sūtra expose les huit objectifs qu'un bodhisattva doit se fixer : La première prise de conscience concerne la perspective du monde selon le bouddhisme ; de la deuxième à la septième, il s'agit des perspectives de la vie telles que les voit le bouddhisme, et la huitième et dernière prise de conscience est l'idée fondamentale de ce sūtra : L'esprit Mahayana est la base de la bienfaisance universelle.

En lisant ce sūtra du début à la fin, on remarque qu'il ne parle que des « souffrance, vacuité, impermanence, impersonnalité et impureté » de ce monde. Il y est dit que les cinq désirs sont mauvais, de même que la convoitise excessive et qu'il faut s'évader du cycle du samsara et quitter les trois mondes. On pourrait presque croire que ce sūtra rejoint l'esprit extra-mondain du Hinayana, mais ce serait oublier que

l'idée fondamentale des huit lectures, est d'encourager les pratiquants à cultiver l'esprit compatissant du Mahayana et à vivre et demeurer dans ce monde pour y prendre en charge les malheurs des êtres. En fin de compte, c'est bien de l'esprit mondain du Mahayana, qu'il est question dans ces huit lectures.

La pratique du Hinayana ne cherche que la libération personnelle et se désintéresse de la question de savoir s'il faut secourir le monde. Cette vie de retrait dans une tour d'ivoire, est imprégnée d'individualisme ; par contre, le pratiquant du Mahayana cherche non seulement à se libérer, mais veut réaliser le vœu compatissant de libérer les autres et le monde, en développant les actions bienfaitantes au sein de la société. Et c'est là l'idée fondamentale de ce sūtra.

La plupart des sūtras enseignés par Bouddha sont destinés aux bhiksus ; mais ce *Sūtra des huit prises de conscience des bodhisattvas* s'adresse lui, plus particulièrement aux disciples laïques. Il leur explique comment améliorer leur vie, comment comprendre le monde et aider tous les êtres.

Bien que le texte soit court et simple, il représente réellement les pensées Hinayana et Mahayana. En examinant la structure des pensées exprimées dans ce sūtra, on peut comprendre que les pratiquants de la Voie du bodhisattva doivent partir des doctrines du Hinayana : apprendre à « laisser tomber » les notions illusoire d'honneurs et de richesse, en endurecissant radicalement leur corps et leur cœur. Dès qu'ils cessent d'être influencés par les souillures mondaines, ils réapparaissent dans le monde pour le libérer et c'est seulement à ce moment-là qu'ils deviennent de vrais bodhisattvas !

Qu'il s'agisse d'un pratiquant Hinayana qui cherche à fuir le monde ou d'un pratiquant Mahayana qui tente de sauver le monde, ils nourrissent le même point de vue concernant le samsara : « *le samsara est comme un brasier qui enflamme nos corps et nos cœurs, et nous cause d'innombrables souffrances et afflictions* ».

Les êtres vont et viennent sans cesse dans le cycle du samsara, leurs corps commettant tueries, vols et débauche et leur cœur nourrissant avidité, colère et ignorance. Ils créent d'immenses et infinis péchés karmiques qui, comme les feux de l'impermanence, incendient ce monde, embrasent nos corps et nos cœurs et nous font subir d'interminables souffrances et afflictions.

Dans les sūtras, on parle de deux souffrances, trois souffrances, huit souffrances... En somme, le monde Saha est un monde rempli de souffrances. Comme nous l'avons dit précédemment, le corps subit les souffrances dues à la naissance, à la vieillesse, à la maladie et à la mort. Le cœur souffre de l'avidité, de la colère et de l'ignorance. La famille souffre de la séparation d'avec les êtres aimés et des incompatibilités d'humeur entre proches. Dans la société, règnent la frustration et l'obligation de côtoyer ses ennemis. Dans le pays, il faut affronter les guerres, révoltes et pillages. Dans la nature, sévissent les inondations, tremblements de terre et tempêtes...

La souffrance domine le monde et opprime les êtres ; le but de l'apprentissage du bouddhisme est de lui échapper.

La vie est remplie de souffrances et nous devons nous poser la question de leurs origines : Les souffrances sont issues des désirs excessifs et ceux-ci proviennent de l'attachement au moi. L'attachement au moi peut engendrer des souffrances, parce que le moi et les dharma ne s'accordent pas. Certaines souffrances sont causées par le rapport entre les objets et moi : parce que je suis frustré de ne pas posséder toutes les choses que je convoite. D'autres souffrances proviennent du contact entre l'autre et moi. D'autres encore proviennent du moi, de mon corps et de mon cœur. Car, si la vieillesse, les maladies et les afflictions sont le plus souvent innées, certaines sont créées par les désirs et le moi, parce que le cœur n'a pas compris le monde. Si nous nous sentons cernés par les souffrances et les afflictions, alors, qui que nous soyons, nous formons le même vœu : nous échapper.

C'est pourquoi le devoir d'un bodhisattva, est de promouvoir l'esprit du Mahayana, pour transcender toute souffrance et infortune.

Pour aider tous les êtres à se libérer de leurs souffrances et infortunes, il existe deux méthodes :

1. Se libérer d'abord soi-même et ensuite, libérer autrui.
2. Libérer d'abord les autres, avant de se soucier de soi-même.

Se libérer d'abord soi-même et ensuite libérer autrui, c'est se demander : Comment puis-je libérer les autres si je ne suis pas moi-même libéré ? Ainsi en va-t-il des êtres égarés dans l'océan de la souffrance et qui, ne sachant pas nager, se révèlent incapables de sauver les autres. Pour eux, il faut d'abord transcender ses propres souffrances, ainsi que le cycle de samsara.

D'autres pensent qu'il faut d'abord aider les autres avant de penser à soi-même. C'est ce que l'on appelle la résolution des bodhisattvas. C'est en se consacrant à la personne des êtres sensibles, que l'on apprend à devenir bodhisattva. Ceux-là, dès qu'ils s'éloigneront des êtres, ne seront plus appelés bodhisattvas, car c'est à partir du moment où la tâche de libérer les êtres est accomplie, que les bodhisattvas ont enfin parfait la pratique de leur Voie.

En un mot, dès que l'on se résout à prononcer l'esprit du Mahayana, aider tous les êtres devient la tâche primordiale. Telle est, vis-à-vis du monde, l'attitude, d'un bodhisattva mahayana.

Parlons de l'esprit du Mahayana :

Le bouddhisme se divise en Mahayana (grand véhicule) et Hinayana (petit véhicule). Mahayana désigne les bodhisattvas et Hinayana, les sravakas et les pratyekabuddhas. Dans le *Sūtra du Lotus*, une parabole parle de la charrette tirée par la chèvre, de la charrette tirée par le daim et de la charrette tirée par le bœuf. Ceci pour nous expliquer que :

Le sravaka ne peut libérer que lui-même et non les autres : c'est la charrette tirée par la chèvre et qui ne peut transporter aucune charge.

Le pratyekabuddha se libère lui-même et libère également ses proches : c'est la charrette tirée par le daim et qui peut accepter une charge modérée.

Le bodhisattva se libère lui-même et libère les autres, comme le bœuf qui peut tirer une charrette pleine.

L'esprit du Mahayana dont il est question ici, c'est la résolution que prend le bodhisattva : Libérer tous les êtres.

Dans l'esprit du Mahayana, on trouve la bodhicitta, la grande compassion et la méthode appropriée. Le Grand maître Taixu a dit : « La bodhicitta est l'origine, la grande compassion est la base, la méthode appropriée est la finalité. » Un pratiquant bodhisattva doit prononcer la bodhicitta, la grande compassion et la méthode appropriée, pour pouvoir prendre la résolution spirituelle du Mahayana.

La bodhicitta est la résolution d'acquérir la voie de Bouddha. Or, cette voie demande une durée de trois *asaṅkhyā*⁷ pour être acquise. Sans la bodhicitta, comment être capable d'affronter une si longue épreuve ? Il est dit dans le sūtra que, plus nombreux sont ceux qui prononcent la bodhicitta, plus abondant est l'ensemencement de Bouddha. Apprendre le bouddhisme sans prononcer la bodhicitta, reviendrait à cultiver la terre sans semer, ce qui interdirait tout espoir de récolte. La bodhicitta, c'est le vœu, et c'est par le vœu que l'on peut réussir. Prononcer la bodhicitta, c'est émettre les quatre vœux universels :

*Les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer
tous,*

*Les afflictions sont illimitées, j'é mets le vœu de les éli-
miner toutes,*

*Les doctrines dharmiques sont infinies, j'é mets le vœu de
les étudier toutes,*

*La Voie de Bouddha est suprême, j'é mets le vœu de l'ac-
complir entièrement.*

7. La période nécessaire pour qu'un bodhisattva devienne un bouddha.

Telle est la bodhicitta du Mahayana.

La grande compassion, c'est la résolution prise, d'instruire et aider les êtres. Pour ce faire, le bodhisattva doit prononcer le vœu d'être bienfaisant pour tous les êtres, qu'ils aient ou non, des affinités pré-existantes avec lui et former le vœu d'être compatissant avec tous. Car nous sommes tous d'une même nature et il doit donc considérer les joies et les peines des autres comme les siennes, les instruire et les aider tous, sans attendre de récompense. Dans ce paragraphe, la phrase : « **Ils veulent prendre sur eux leurs souffrances** » traduit l'immense compassion du Mahayana.

La méthode appropriée est la pratique subtile des *catvari-samgraha-vastuni*⁸. La capacité de compréhension de chaque être étant différente, il faut, pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions, utiliser des moyens subtils. C'est pourquoi, Bouddha a instauré quatre-vingt-quatre mille méthodes de pratique. Les bodhisattvas pratiquent les *catvari-samgraha-vastuni* « **afin que tous les êtres puissent obtenir la joie ultime** », c'est ce que l'on appelle subtilité.

Ces trois résolutions réunies constituent l'esprit du Mahayana. Pour prononcer l'esprit du Mahayana, il faut être capable de réaliser l'irréalisable et d'endurer l'intolérable.

Ceci est un extrait de « La vie de Sāriputra » :

Jadis, Sāriputra était un pratiquant du Hinayana. Un jour, il émit le vœu de devenir bodhisattva, mais, pour y parvenir, il lui fallait prendre la résolution de l'esprit du Mahayana. Au moment où il allait acquérir le degré de la Septième Terre (la non-régression), un *deva* voulut le tester et se transforma en un jeune homme prostré, sanglotant au bord de la route. Sāriputra vint à passer et lui demanda :

8. Les quatre méthodes employées par les bodhisattvas, pour aider les êtres à trouver le chemin de la libération : 1) le don (*dana-samgraha*); 2) la parole aimable (*priya-vadita-samgraha*); 3) l'altruisme (*artha-carya-samgraha*); 4) la sympathie et l'empathie (*samanarthata-samgraha*).

- Pourquoi pleures-tu ?
- A quoi bon te le dire ? Tu ne peux pas m'aider.
- Je suis un disciple de Bouddha qui aide les gens à se libérer de leurs souffrances. Raconte-moi ton histoire, peut-être pourrai-je t'aider !
- Mon problème, tu ne peux le résoudre.
- Dis-le quand même !
- Je vais donc te le dire : ma mère est malade, le docteur dit qu'elle est quasi incurable. Il faudrait prendre l'œil d'un pratiquant pour lui préparer le médicament susceptible de la guérir. Il est déjà bien difficile de trouver un œil d'homme vivant ! Où veux-tu que j'aille chercher l'œil d'un pratiquant ? Quand je pense que ma mère va bientôt mourir, comment pourrais-je ne pas être triste et pleurer ?
- Ne pleure pas ! Je suis un pratiquant, je peux lui donner un œil.
- Vraiment ?
- C'est vrai ! Je suis un arhat qui a pris la résolution spirituelle du Mahayana. J'ai déjà donné tous mes biens matériels aux êtres et je cherche une occasion pour offrir mon corps. Crois-moi, je peux aider ta mère. Viens et prends mon œil !
- Si je te prends un œil, je vais être condamné. Si tu veux me le donner, fais-le toi-même !

Alors, Sāriputra s'arracha un œil et le lui tendit mais le jeune homme lui dit :

- Le docteur a dit qu'il fallait l'œil gauche... celui-ci est le droit.

« Malheur ! » se dit Sāriputra, « En donnant l'œil droit, j'avais encore l'œil gauche pour voir, j'aurais dû lui demander d'abord. Tant pis ! Un bodhisattva doit savoir se détacher du moi, de l'autre et des apparences ». Il s'arracha l'œil gauche et le lui tendit :

- Tiens, voilà l'œil gauche !

Le jeune homme saisit l'œil. Sans même remercier, il le passa sous son nez pour le flairer, puis il le jeta à terre et dit :

- Quelle sorte de pratiquant es-tu ? Ton œil dégage une odeur fétide : il empeste ! Comment ma mère pourrait-elle manger cela ?

Sāriputra ne voyait plus, mais il entendait et il pensa : « Tu n'es qu'un ingrat ! Où faut-il aller pour trouver un œil ? Et qui plus est, celui d'un pratiquant ! Je te donne l'œil droit, tu n'en veux pas et tu demandes l'œil gauche. Je te donne l'œil gauche et tu dis qu'il empeste... »

Se disant que les êtres étaient vraiment trop difficiles à délivrer, sa dévotion envers eux, en fut réduite en cendres et il éprouva la tentation de renoncer à la résolution spirituelle du Mahayana.

On peut le voir : la bodhicitta est difficile à prononcer. Néanmoins, il ne faut pas capituler devant les difficultés. Si l'on peut réaliser ce qui est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Ne pas être obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps* », alors, il n'y aura plus de problème pour prendre la résolution spirituelle du Mahayana.

L'altruisme demande une grande bravoure, pour faire face à tous les périls et prendre en charge les souffrances illimitées des êtres. Tel est également le comportement des bodhisattvas pratiquants du Mahayana.

A son époque, Bouddha a émis quatre vœux :

1. Aider les êtres à écarter toute détresse et infortune ;
2. Eliminer les illusions et les obstacles des êtres ;
3. Eliminer les visions perverses des êtres ;
4. Aider les êtres à sortir de la spirale de la souffrance.

Ces quatre vœux sont aussi ceux de l'esprit du bodhisattva du Mahayana.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « [le bodhisattva] voudrait que les êtres puissent s'éloigner de la souffrance et il ne cherche ni la joie ni la tranquillité pour lui-même ». Telle est la bienfaisance universelle du Mahayana...

Bodhisattva Manjusri et sa grande sagesse, Bodhisattva Samantabhadra et sa grande pratique, Bodhisattva Avalokiteśvara et sa grande compassion, Bodhisattva Ksitigarbha et sa grande résolution... Voilà les personnages que nous devons prendre comme exemples !

Vouloir s'échapper de la souffrance, est le souhait de chaque homme raisonnable, même s'il existe des êtres méprisables qui ne le souhaitent pas et d'autres, qui se complaisent dans leur prison. Voir les autres s'échapper de la mer des souffrances, est le souhait des hommes bons et il faut être un bodhisattva de grande résolution pour vouloir prendre en charge la souffrance d'autrui. Manjusri, Samantabhadra, Avalokiteśvara et Ksitigarbha sont tous des bodhisattvas qui ont prononcé le vœu du Mahayana : ils aident **tous les êtres** à acquérir **la joie ultime** du nirvana, pur et libre !

Lecture 10

Conclusion

Ces huit points sont des Vérités dont tous les bouddhas et bodhisattvas ont pris conscience. Ensuite, ils pratiquent la Voie avec persévérance et cultivent la sagesse avec bienveillance et compassion. Puis ils prennent le bateau du dharmakāya pour gagner l'autre rive du nirvana. Ensuite, ils reviennent dans le cycle du samsara pour libérer les êtres. En s'aidant des huit prises de conscience citées ci-dessus, ils les instruisent afin qu'ils puissent comprendre la souffrance de la vie et de la mort, rejeter les Cinq Désirs, soigner leur cœur et s'engager dans la Voie sacrée. Si les disciples bouddhistes récitent ces huit points et pensent sans cesse à leur signification, ils pourront éliminer leurs trop nombreux péchés, connaître la joie du Bodhi, acquérir rapidement l'Eveil, s'éloigner pour toujours du cycle du samsara et vivre dans la joie éternelle.

La première lecture correspond à l'introduction du sūtra. Les huit réalisations des lectures 2 à 9, constituent le développement central. Et cette dixième lecture peut être considérée comme la conclusion du sūtra.

Bien que le texte de conclusion soit plus long que celui des huit réalisations citées ci-dessus, il a en fait, déjà été interprété en détail

dans les précédentes lectures. Et même si l'on ne le commente pas, on peut le comprendre facilement.

Nous allons donc plutôt parler des sujets qui n'ont pas été abordés.

Si l'on examine soigneusement le contenu de ce sūtra, on constate qu'il est, en fait, centré sur « les six paramitas », ces six pratiques indispensables aux bodhisattvas et qui sont : la générosité (*dana*), la discipline (*śīla*), l'endurance (*ksanti*), la diligence (*virya*), la méditation (*dhyāna*) et la sagesse (*prajñā*). Dans le texte, *ksanti* et *dhyāna* n'ont pas été nommés directement, mais les six paramitas sont liés entre eux et ne peuvent être dissociés.

Dans le texte, on relève l'expression « **pratiquer la Voie sacrée** » et cette Voie n'est autre que le noble sentier octuple qui comporte : la compréhension juste (*samyak-drṣṭi*), la pensée juste (*samyak-saṃkalpa*), la parole juste (*samyak-vāk*), l'action juste (*samyak-karmānta*), les moyens d'existence justes (*samyak-ājīva*), l'effort juste (*samyak-vyāyāma*), l'attention juste (*samyak-smṛti*) et la concentration juste (*samyak-samādhi*), qui est aussi le *dhyāna-pāramitā*. S'agissant du *ksanti-pāramitā*, on entend souvent dire : « Celui qui sait se contenter est toujours heureux, celui qui sait endurer vit paisiblement. ». La modération et l'endurance sont des pratiques génératrices de tranquillité et de joie. Dans le texte, il est dit : « ...**revenir dans le cycle du samsara pour libérer les êtres** » et « **rejeter les Cinq Désirs** » or, celui qui ne sait pas endurer ne parviendra jamais à réaliser ces deux recommandations.

Le texte souligne que, pour « **pratiquer la Voie avec persévérance** », il faut « **cultiver la sagesse avec bienveillance et compassion** ». Parmi les six paramitas, la sagesse est la plus importante. Bouddha est la mère de tous les êtres et le *prajñā* est celle de tous les bouddhas. « Les cinq paramitas sont les jambes, le *prajñā* est l'œil » et, s'il faut des jambes pour marcher, il faut aussi des yeux pour voir venir les dangers. Les cinq premiers paramitas désignent

de bonnes actions parfois pratiquées dans le monde mais ce *dana* mondain est parfois motivé par la pitié, la recherche de louanges ou l'attente d'un retour. Ces actions mondaines ne répondent pas aux critères du *dana sans apparence* et l'on ne peut les considérer que comme des bonnes actions conditionnées, qui n'ont rien à voir avec le *dana-paramita*.

Sans la sagesse, tous les dharmas bouddhistes deviennent des dharmas mondains. C'est pourquoi, un bodhisattva qui prend la résolution de suivre la Voie pour se libérer du cycle du samsara et libérer les êtres, doit avant tout posséder la sagesse, quelle que soit sa pratique. Avec la sagesse, il pourra « **pratiquer la Voie avec persévérance** », « **cultiver la sagesse avec bienveillance et compassion** », puis « **prendre le bateau du dharmakāya pour parvenir sur l'autre rive du nirvana** ».

Le bateau du dharmakāya désigne la nature de Bouddha que possède chacun de nous. Les êtres meurent et renaissent sans cesse dans les six royaumes. Ils peuvent, finalement, obtenir la libération et ne pas rester éternellement ballotés en embarquant sur le bateau du dharmakāya. Mais souvent, ils continuent à se débattre dans l'océan de la souffrance, car ils ont oublié qu'ils possédaient le corps dharmique de Bouddha, ce dharmakāya qui, tel un bateau, leur permettrait d'atteindre l'autre rive du nirvana.

La plupart des gens confondent *nirvana et mort*, ce qui vraiment est une énorme erreur ! Nirvana signifie : vertus parfaites et mérites éminents ; il signifie le passage du trouble vers la tranquillité, là où il n'y a plus de samsara, plus de kleśa... : un état de totale libération.

Samsara et nirvana sont opposés : le bouddhisme appelle samsara : « cette rive » et nirvana : « l'autre rive ». Sur cette rive, les êtres subissent sans cesse la vie et la mort, l'oppression de l'impermanence, l'inquiétude et les afflictions. Les sages illuminés de l'autre rive, jouissent de la permanence, de la joie, de la personnalité, de la

pureté, de la stabilité et de l'insouciance. Si les êtres peuvent embarquer sur le bateau du dharmakāya, le navire bienfaisant du dharma, ils pourront atteindre le nirvana de l'autre rive.

Une telle idée du nirvana nous donne l'impression qu'elle est extra-mondaine, qu'elle fuit le monde et la réalité. En fait, quand un bodhisattva a atteint le nirvana, il doit encore « *revenir dans le cycle du samsara pour libérer les êtres* ». Dans ses dernières recommandations, le Vénérable maître Cihang, a laissé une gāthā disant : « S'il reste un être non libéré, ne prenez pas la fuite tout seul. » Les bodhisattvas recherchent le nirvana, non pas pour fuir le monde mais uniquement pour parfaire leur pratique et ramener le navire bienfaisant dans l'océan du samsara, afin de libérer les êtres.

Ceux qui dictent le nom de Bouddha, émettent le vœu de renaître sur la Terre pure de l'ouest. Ce n'est pas parce qu'ils veulent quitter le monde : Simplement, ils veulent obtenir le degré de « non régression », avant de revenir sur Terre, pour libérer les autres êtres. Vouloir se sauver soi-même, avant que tous les êtres soient libérés n'est pas la libération parfaite, telle que l'entend un bodhisattva : c'est le comportement d'un pratiquant du petit véhicule.

Après avoir atteint le nirvana, le bodhisattva revient au monde dans le cycle du samsara. Il se sert alors des « huit réalisations » qu'il a apprises, pour instruire les êtres, afin qu'ils puissent comprendre les souffrances de la vie et de la mort, rejeter les Cinq Désirs, soigner leur cœur et suivre la Voie sacrée.

Comment soigner son cœur ? Le plus souvent, les gens ne prêtent aucune attention à leur « cœur » : Ils ne recherchent que la jouissance procurée par les organes de perception : les yeux ne convoitent que les belles apparences, les oreilles n'attendent que des sons agréables, le nez ne guette que des odeurs parfumées, la langue ne goûte que de savoureux délices et le corps ne désire que des sensations douces. Et quand la mort s'en vient, les yeux ne voient plus, les oreilles

n'entendent plus, le nez ne sent plus, la langue ne goûte plus et le corps ne perçoit plus aucune sensation... Alors, le cœur s'affole...

Jadis, vivait un homme excessivement riche mais très avare et qui, habituellement, ne soignait ni sa personne ni son cœur. Il avait quatre épouses et chérissait particulièrement la quatrième, avec laquelle il passait la majorité de son temps. La troisième avait aussi beaucoup d'attraits et il se sentait heureux en sa compagnie et triste en son absence. La deuxième était celle qu'il avait aimée quand il était pauvre, mais oubliée à mesure qu'il devenait riche et la première, son épouse de premier rang, était celle à qui il pensait le moins.

Un jour, il contracta une maladie incurable et, sur son lit de mort, il dit à sa quatrième épouse : « C'est toi que j'aime le plus et dont je ne puis me passer. Le médecin dit que je vais mourir bientôt et, quand je partirai, je vais être seul et triste. J'ai beau avoir femmes, enfants et argent, je ne peux rien emporter. Puis-je te demander de venir avec moi ? »

La quatrième épouse fut prise de panique : « Comment peux-tu avoir une telle idée ? Tu es vieux, il est normal que tu doives mourir ; mais moi, je suis encore si jeune ! Comment pourrais-je mourir en même temps que toi ? La troisième épouse est aussi ta préférée, pourquoi ne lui demandes-tu pas ? »

« Aïe ! » Soupira le vieil homme.

Il fit alors venir sa troisième épouse et lui fit la même demande. La femme se mit à trembler et lui dit : « Comment serait-ce possible ? Je suis encore jeune ! Après ton décès, je pourrai encore me remarier ! Pourquoi ne demandes-tu pas à la deuxième épouse ? »

« Aïe ! Aïe ! » Soupira le vieil homme et, de la main, il lui fit signe de se retirer.

Après son départ, il fit venir la deuxième épouse et lui dit qu'il ne voulait pas mourir seul et qu'il souhaitait qu'elle l'accompagnât. La

femme fit : « non » de la main et dit : « C'est impossible ! Complètement impossible ! Comment pourrais-je t'accompagner ? D'ordinaire, la troisième et la quatrième épouse ne font rien à la maison, c'est toujours moi qui m'occupe de tout ! Je ne peux pas tout laisser pour t'accompagner ! Comme nous sommes mari et femme, je ferai mon devoir en te conduisant au cimetière ! »

« Aïe ! Aïe ! Aïe ! » Ne put s'empêcher de soupirer le vieil homme.

Finalement, il fit venir son épouse de premier rang, celle qu'il ignorait en temps normal et lui dit : « Je te demande pardon : Par le passé, je t'ai toujours délaissée. Je vais mourir bientôt et là où je vais, je n'aurai même pas de compagne. Veux-tu m'accompagner ? »

Non seulement son épouse légitime ne trembla pas, mais elle lui répondit gravement : « Je suis ton épouse. Si tu meurs, comment pourrais-je continuer à vivre ? Il est normal que je t'accompagne. »

« Toi ! Toi, tu es d'accord pour m'accompagner ? » Demanda le vieil homme, stupéfait. Puis il s'exclama : « Aïe ! Je ne te savais pas si fidèle et j'ai toujours été indifférent envers toi. La quatrième et la troisième, je les aimais plus que ma vie ; la deuxième, je la traitais aussi très bien. Mais elles ne sont que des ingrates qui m'abandonnent alors que je vais mourir ! Et toi que j'ai toujours délaissée, tu es la seule qui veuille rester avec moi éternellement ! Combien je regrette ! Pourquoi n'ai-je pas été plus gentil avec toi ? »

Telle qu'elle est contée dans le sūtra, cette histoire bouddhiste aussi intéressante que significative, veut nous enseigner quelque chose :

La quatrième épouse représente notre corps ; nous en prenons toujours le plus grand soin et essayons de le garder jeune et beau, mais voilà : la beauté et la jeunesse n'apportent rien à notre avenir.

La troisième épouse qui ne pense qu'à se remarier, représente notre fortune : quand nous mourons, nous sommes obligés de laisser tous nos biens à quelqu'un d'autre.

La deuxième épouse est le symbole de nos proches et amis : ils ont d'autres préoccupations dans leur vie. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de nous accompagner pour un bout de chemin durant les funérailles.

La première épouse, celle qui était délaissée, n'est autre que notre cœur !

Tant que nous sommes en vie, nous ne pensons jamais à prendre soin de notre cœur ; au contraire, nous ne convoitons que les désirs et les passions. Et c'est seulement à l'article de la mort, que l'on s'aperçoit que l'on ne peut rien emporter, à part justement, ce cœur que nous avons négligé !

C'est ce que veut nous enseigner le sūtra : « Seul le karma nous accompagne » !

Pour aborder la Voie sacrée, nous devons tout spécialement prendre soin de notre cœur : en chasser la flatterie, l'hypocrisie, la haine, l'avidité... Pour un pratiquant bouddhiste, prendre soin de son cœur est une chose très importante : Il est dit dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha* : « Il convient de rendre le cœur irréprochable, car l'essentiel est d'être correct ». Le *Vimalakirti-sūtra* dit aussi : « Le cœur droit est un lieu de culte ». Si l'on parvient à purifier son cœur et transformer sa conscience en sagesse, on aura parfait sa propre Voie de Bouddha.

Maintenant, nous pouvons résumer ainsi, ce sūtra : Les huit points cités ci-dessus sont ceux que les bouddhas et bodhisattvas de tous les temps et de toutes les directions, doivent réaliser. Les bodhisattvas embarquent sur le bateau du dharmakāya pour aller vers l'autre rive du nirvana. Ensuite, ils reviennent dans le monde *Saha* et donc, dans le cycle du samsara, pour libérer les êtres de leurs afflictions. Ils se servent des huit réalisations déjà citées pour instruire tous les êtres, afin qu'ils comprennent la souffrance du samsara, renoncent aux

plaisirs illusoires des cinq désirs, prennent soin de leur cœur et pratiquent les huit chemins sacrés. Si les disciples bouddhistes peuvent réciter et retenir par cœur ces huit points, ils obtiendront d'énormes avantages. Ils pourront, à chaque pensée et dans chaque comportement de la vie quotidienne, éliminer les innombrables péchés karmiques, pratiquer avec diligence pour acquérir la bouddhité, quitter pour toujours les afflications de la vie et de la mort et demeurer éternellement dans la joie du pur et libre nirvana !

Fo Guang Shan International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.